

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50  
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

4ÈME ANNÉE, No 170. — SAMEDI, 6 AOUT 1887

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES

BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents  
Tarif special pour annonces à long terme



LE PRINCE IMPÉRIAL D'ALLEMAGNE

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 6 AOUT 1887

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous par Léon Ledieu.—Poésie : Les âmes qui vivent, par Charles Gauvreau.—Nos gravures.—Les Canadiens des Etats-Unis.—En route pour la Baie d'Hudson.—Correspondance.—Au pôle Sud.—Comment s'habiller.—Choses et autres.—Récréations de la famille.—Feuilleton Jean-Jeudi.—Les échecs.

GRAVURES : Le prince Impérial d'Allemagne.—Vues sur le chemin de fer du Pacifique Canadien.—La guerre sous-marine : Le bateau sous-marin Nordenfeldt.—Haut Canada : Le Long-Portage.—Gravure du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## PRIMES MENSUELLES

## QUARANTIÈME TIRAGE

Le quarantième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de juillet), aura lieu SAMEDI, le 6 août, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



AVEZ-VOUS jamais vu un mariage *fashionable* ? Vous pouvez répondre oui ou non, que je ne vous contredirai pas, car vous aurez raison quand même.

Il ne se passe pas de semaine où vous ne voyez dans les journaux qu'un mariage *fashionable* a eu lieu à tel ou tel endroit, et je ne sais rien de plus ridicule que ce genre de rapports faits par les intéressés eux-mêmes, car il ne faut pas en accuser les rédacteurs qui, neuf fois sur dix, ne voient même pas la copie du compte-rendu.

Ce genre de réclame prouve tout simplement beaucoup d'ignorance, pas mal de prétentions et bonne dose de sottise.

Le monde *fashionable* est ce qu'on appelle le beau monde, le monde élégant ; il n'a d'attaches que la mode, mais la mode nouvelle, celle qui aurait été ridicule hier et qui sera banale demain, la mode créée, trouvée, extra nouvelle, et il ne faut pas confondre ce monde là avec le grand monde, avec lequel il n'a aucun rapport.

Les conditions exigées pour faire partie du monde *fashionable* sont donc telles qu'il ne peut exister qu'à Paris ou à Londres, c'est-à-dire dans les villes qui donnent le ton, la mode.

En réalité, le *fashionable* n'est autre chose que le boudiné, le petit crevé, le duede, et vous en aurez la preuve par cette description, démodée aujourd'hui, mais qui était vraie il y a vingt ans. Jules Janin n'aurait du reste qu'à faire quelques

modifications pour lui donner le cachet de l'actualité :

"Vous reconnaîtrez un *fashionable* à la forme de ses habits, à la pommade de ses cheveux, à la cire de ses souliers, à ses gants jaunes, à la pomme d'or de sa canne, à son binocle, à sa taille courbée, à sa cravate empesée, à toute la grâce de sa personne ; *seulement ne faites pas parler le fashionable !*"

Le duede ressemble beaucoup à son prédécesseur, il ne faut pas le faire parler, il dit trop de sottises.

\*.\* J'ai souvent pris des renseignements sur la position des conjoints, dans un mariage annoncé comme *fashionable*, et le résultat a peu varié.

Le marié, X, est un brave garçon qui s'habille comme tout le monde ; le père a une nombreuse famille qu'il élève le mieux qu'il peut, en travaillant beaucoup. Son fils n'a pas le sou, mais il a du courage et fera sans doute un bon mari.

La mariée, excellente jeune femme, élevée un peu trop en poupée, très forte sur le piano, qu'elle fermera quand les enfants arriveront, ne sait pas faire la cuisine, mais elle apprendra vite. Pas de dot, mais il y a des espérances.

C'est presque toujours la même chose, et vous voyez que loin d'être des *fashionables* ces braves jeunes gens, sont le contraire, c'est à dire, un bon garçon et une bonne femme qui feront comme leurs parents, qui élèveront leur famille le mieux possible et qui travailleront comme ils le doivent.

Cela ne vaut-il pas mieux ? Mais pour l'amour de Dieu, qu'on chasse cette stupide habitude d'annoncer des mariages *fashionables*.

Dans notre société essentiellement démocratique, il n'y a que deux sortes de monde : les gens bien élevés et les autres.

Si on admet le monde *fashionable*, il faut reconnaître aussi le grand monde, le beau monde, le petit monde, le monde des salons, le monde des boutiques, le monde des cuisines, etc., etc., sans parler de l'autre monde.

Laissons donc de côté ces vieilleries et ne cherchons pas à singer. Soyons nous mêmes, et nous serons quelque chose.

Plus de mariages *fashionables*, cela devient trop commun.

\*.\* Une Sœur de Charité vient d'être encore décorée, Sœur Marie-Thérèse, supérieure de la mission du Tonquin.

La cérémonie de la remise de la croix de la Légion d'Honneur est toujours imposante, mais elle a un caractère de grandeur tout particulier quand il s'agit d'une femme et surtout d'une religieuse.

A l'heure fixée, toutes les troupes françaises étaient rangées en bataille, sur la Place d'Armes d'Hanoi puis, à l'arrivée du général commandant, se formèrent en carré au centre duquel prit place l'état major.

La Sœur Marie-Thérèse fut reçue par le général et conduite à l'estrade, dont elle gravit les marches toute intimidée par ce déploiement de troupes et par les acclamations des officiers et soldats qui saluaient en elle une des plus braves Françaises qui consacrent leur existence au service des malades et des blessés.

Quand le silence fut rétabli, le général s'exprima en ces termes :

Mère Marie-Thérèse, lorsque vous étiez âgée de vingt ans vous reçûtes une blessure qui vous fut infligée par un obus en soignant un blessé sur le champ de bataille de Balaklava.

En 1859, la bombe d'une mitrailleuse vous étendit sur le sol, au premier rang de l'armée, sur le champ de bataille de Magenta. Depuis lors vous êtes allée en Syrie, en Chine et au Mexique, et si vous n'y avez pas été blessée ce n'est pas que vous ne vous soyez exposée aux balles, aux boulets, aux sabres et aux lances de l'ennemi.

En 1870, vous fûtes relevée à Reischoffen couverte de plusieurs blessures de sabre parmi un monceau de cadavres de cuirassiers.

Vous avez couronné de tels actes d'héroïsme, il y a quelques semaines, d'une des plus héroïques actions que l'histoire ait enregistrées. Une grenade tomba sur une ambulance dont on vous avait confié le soin ; elle n'éclata pas, mais elle aurait pu éclater en un moment et infliger de nouvelles blessures à ceux qui étaient déjà blessés ; mais vous étiez là, vous avez saisi la grenade dans vos bras, et, souriant aux blessés qui vous regardaient avec des sentiments de frayeur, non pas pour eux-mêmes, mais pour vous, vous l'avez portée à une distance de quatre-vingt mètres.

En la déposant à terre vous vous êtes aperçue qu'elle était sur le point de faire explosion ; vous vous êtes jetée sur le sol,

elle fit explosion, l'on vous vit couverte de sang, mais quand l'on accourut à votre secours, vous vous êtes levée en souriant, comme c'est votre habitude, et vous vous en êtes retournée à l'hôpital, en disant : "Ce n'est rien !" A peine étiez-vous guérie de vos blessures, que vous retourniez à l'hôpital d'où je viens vous mander."

Puis, suivant le cérémonial ordinaire, la bonne religieuse s'agenouilla et le général tirant son épée, l'en frappa trois fois sur l'épaule et lui attacha la croix sur la poitrine en lui disant :

Mère Marie-Thérèse, je vous remets la croix des braves, au nom du peuple et de l'armée française ; aucun ne l'a méritée par de plus nombreux actes d'héroïsme, non plus que par une vie plus complètement écoutée dans l'abnégation pour le bien de vos frères et au service de votre pays. Soldats ! Présentez armes !

Les bayonnettes et les sabres lancent des étincelles, les tambours battent aux champs, les clairons sonnent, le caïon gronde, toutes les troupes lancent de joyeuses acclamations : Vive Sœur Marie-Thérèse ! vive la République !

Si étrange que puisse paraître l'union de ces deux acclamations, je vois dans le *Journal Officiel d'Hanoi* qu'elles ont été lancées et, ma foi, je suis heureux de voir que dans cette occasion, au moins, la Religion et la République ont fait bon ménage ensemble.

La bonne Sœur, toute rouge d'émotion, cherchait cependant à se dérober à cet enthousiasme, et c'est d'une voix tremblante qu'elle dit enfin :

—Général, est-ce fini ?

—Oui, ma Sœur.

—Alors, je retourne à l'hôpital.

Et elle s'en fut, modeste, les yeux baissés, reprendre sa place près d'un blessé.

C'est admirable, n'est-ce pas ? Et j'aurais bien voulu être là, moi aussi, pour crier à pleins poumons : Vive Sœur Marie-Thérèse !

\*.\* Les commerçants se plaignent du peu de monde qui reste à Montréal. Je ne les comprends pas ; je plains au contraire ceux qui, par leurs occupations, sont forcés d'y rester.

Louis Veillot a écrit un livre célèbre, *Les Odeurs de Paris*, mais ce titre était pris au figuré ; il y aurait quelque chose à faire sous la rubrique : *Les Odeurs de Montréal*, en propre, cette fois, ou plutôt en malpropre.

Si vous tenez à votre vie, ne venez pas chez nous ; on y respire toutes sortes de gaz, sauf de l'oxygène.

Dire que cela sent mauvais, ne serait pas dire toute la vérité, car il n'y a pas d'expression pour définir les odeurs qui nous prennent au nez, à la gorge, dans les rues de la métropole du Canada.

Chaque regard d'égoût est un soupire de la mort.

Le chiffre des décès est énorme, il dépasse ceux de toutes les grandes villes dans des proportions inquiétantes, on crie, on se lamente, on demande de l'air respirable et de l'eau potable, mais les échevins sont en vacances !

\*.\* Ils vont bien en Angleterre.

L'autre jour, à la Chambre des Communes, la Chambre modèle, la Chambre sans rivale, la Chambre du parlementarisme le plus exquis, le plus fin, le plus poli, le plus etc., etc., un député s'adressa à un de ces collègues en ces termes :

—Vous, si vous m'interrompez encore une fois, je vous casse la g.... !

Très parlementaire, l'observation !

*Léon Ledieu*

Ceux qui prétendent que le hasard gouverne le monde et qui n'y voit que des désordres, tombent en contradiction avec eux-mêmes ; car la constance et la généralité du désordre serait aussi un ordre, mais négatif, prouverait seulement une intelligence malfaisante ; et les écoles anciennes qui ont admis deux principes, l'un bon et l'autre mauvais, sont moins absurdes que celles qui n'en reconnaissent aucun.—DE BONALD.



## LES AMES VIVENT !

Non, non, elles ne meurent pas,  
Les âmes qu'ici-bas l'on aime ?  
Partout la trace de leurs pas  
Révèle leur présence même.

Quelque chose d'elles survit  
A ce désespérant naufrage  
Où celui-là qui reste et vit  
A le plus dur lot en partage.

Et l'on berce leur souvenir  
Le soir près du foyer en flammes.  
Elles nous parlent d'avenir,  
En se réchauffant à nos âmes.

Combien sont-ils les malheureux  
Qui s'en iraient sans espérance,  
Si l'amour ne mettait en eux  
L'espoir de vivre en leur présence ?

L'amour est fort comme un berceau !  
L'amour dans sa force suprême,  
L'amour peut vaincre le tombeau  
Car il a vaincu Dieu lui-même.

Et par de là les horizons  
Où plane une constante aurore—  
Et parmi les mille rayons  
Dont toute chose se colore,

Parmi les chants harmonieux,  
Parmi les fleurs fraîches écloses,  
Sous les sacrés parois des cieux,  
Au milieu des parfums des roses,

Les êtres aimés ici-bas  
Nous gardent toutes leurs tendresses,  
Et l'on dit qu'ils pleurent tout bas,  
Même au milieu de nos ivresses.

Parfois la nuit, sur notre front,  
Ou dirait qu'une aile s'abaisse ;  
On dirait qu'un baiser profond  
Vient réveiller notre jeunesse,

Parfois sur notre cœur qui bat  
Ou dirait qu'une main se pose ;  
Ou bien sur nos lèvres s'abat  
Le baiser d'une lèvre rose !

Non, c'est l'aile du souvenir,  
Du souvenir des âmes mortes,  
Qui vient—messager d'avenir—  
Doucement frapper à nos portes.

C'est le rêve doux, bienfaisant,  
Parti des sphères éternelles,  
Qui vient charmer pour un instant  
Nos douleurs qu'on croit immortelles,

Non, les âmes ne meurent pas,  
Les âmes qu'ici-bas l'on aime.  
L'amour les attache à nos pas.  
L'amour qui vainquit Dieu lui-même !

## ENVOI

Ton Alice au tombeau, t'a fait poète, enfant,  
Poète par le cœur et par la poésie.  
Son souvenir béni a parfumé ton chant  
D'une note sincère et d'un regret touchant  
Où le cœur sait trouver une exquise ambrosie.

*Ch. A. Gauveau*

## NOS GRAVURES

## LE PRINCE IMPÉRIAL D'ALLEMAGNE

DIVERS événements de la plus haute importance ont appelé depuis quelque temps l'attention publique sur la personnalité du prince impérial d'Allemagne. En présence de la maladie et de la grande vieillesse de l'empereur Guillaume, de l'éventualité imminente peut-être de sa disparition de la scène de ce monde, la presse de l'Europe a agité la question de la succession de l'empire. On a exposé et discuté les idées militaires et politiques de l'héritier présomptif. Est survenue ensuite la nouvelle de l'aggravation de l'état de santé du Kronprinz, atteint d'une maladie de larynx. Un instant, en présence des diagnostics contradictoires des médecins allemands et anglais, on a pu croire que le vieux monarque survivrait à son fils,

Le prince impérial, Frédéric-Guillaume, est âgé aujourd'hui de cinquante-six ans : il a épousé, le 25 janvier 1858, Victoria-Adélaïde, fille de la reine d'Angleterre, dont il a eu six enfants, trois fils et trois filles.

Si au physique, le prince impérial, par sa prestance superbe se rattache aux Hohenzollern, au moral, il est presque l'antipode de son père et de son fils. Le vieil empereur né soldat, a vécu en soldat ; il mourra en soldat, debout, dans son uniforme militaire, commandant toujours à son armée et à son peuple. Son rêve et sa vie, c'est la guerre, la guerre dont on a dit si justement qu'elle est la véritable industrie nationale de la Prusse. Le prince Frédéric adore lui aussi l'armée et il en est aimé.

La position de l'état de santé du prince impérial est donc une question très importante pour la France. La mort de l'héritier actuel de l'empire d'Allemagne modifierait radicalement la politique allemande actuelle : une nouvelle guerre serait sans doute imminente le lendemain de la disparition de l'empereur Guillaume et du Kronprinz.

## LE BATEAU SOUS-MARIN "NORDENFELDT"

On vient de faire, à Southampton, une intéressante expérience. Il s'agissait de se rendre compte des qualités du nouveau bateau submersible de M. Nordenfeldt. Aujourd'hui en effet, le *Nautilus*, imaginé par M. Jules Verne, est devenu une réalité. Par sa forme le bateau *Nordenfeldt* ressemble beaucoup à une énorme torpille Whitehead, c'est-à-dire que, avec sa coque en dos de tortue qui émerge de l'eau, il a un peu l'air d'une baleine. Sa longueur est de 125 pieds, sa largeur de 12, avec un déplacement de 250 tonneaux. Il est mis en mouvement par une seule hélice mue par des machines verticales pouvant développer une force de 1,000 chevaux-vapeur. Des chaudières fournissent la vapeur, et le bateau peut atteindre une vitesse de 17 ou 18 nœuds à l'heure.

Quand il devient nécessaire de submerger le bateau, les cheminées sont abritées, les écoutilles fermées et les feux éteints au moyen de jets de vapeur. En avant et en arrière sont des réservoirs dans lesquels on laisse entrer l'eau de la mer en quantité suffisante pour le submerger, de façon à ce qu'il soit à 30 centimètres au-dessous de la surface de l'eau. Une fois ce niveau atteint, deux hélices horizontales, une à l'avant, l'autre à l'arrière, mues simultanément, font marcher le bateau qui peut rester submergé, dit-on, cinq heures et avec une vitesse de 4 nœuds.

Deux tourelles d'observation dépassant la coque et garnies de verres épais, permettent de voir au dehors lorsque tout est fermé et de diriger le bâtiment. Dans la première de ces tours se tient le capitaine, qui a sous la main le levier et les appareils nécessaires pour faire marcher le bateau et le diriger, le submerger ou le faire flotter, manœuvrer les machines qui fournissent l'air respirable et lancer les torpilles.

Le *Nordenfeldt* a été submergé. Il a descendu l'estuaire de Southampton en ne laissant voir que le haut de ses tourelles, sans bruit et sans fumée, a tourné autour de l'*Invincible* ; après quoi, revenant à la surface, il a allumé ses feux, remonté ses cheminées et a fait une petite course à une vitesse de 14 ou 15 nœuds environ.

L'expérience a, paraît-il, été satisfaisante et d'ici à peu de temps il faudra ajouter, aux terribles engins de destruction que la science moderne a mis au service de la marine, les torpilleurs sous-marins.

Les expériences de navigation sous-marine qui viennent d'être entreprises à Southampton, sous la direction de l'ingénieur Nordenfeldt, semblent marquer en effet un progrès nouveau dans la longue série de recherches qui se poursuivent depuis près de deux cents ans.

Parmi les tentatives les plus célèbres pour résoudre ce problème, on a souvent cité celles du P. Mersenne, le correspondant de Descartes ; celles de Fulton et d'un ingénieur français encouragé par Napoléon Ier. Plus tard, en 1863, on a expérimenté à Rochefort un bateau de 46 mètres de long, le *Plongeur*, qui était mû par l'air comprimé et dont l'immersion et l'émergence étaient obtenus au moyen de réservoirs d'eau qu'on emplissait

pour descendre et qu'on vidait quand on voulait remonter. Ce navire était surmonté d'une petite tourelle munie d'un hublot par lequel le capitaine inspectait le milieu ambiant. Il fut constaté que le *Plongeur* donnait des résultats très satisfaisants, sauf au point de vue de l'équilibre, mais il ne paraissait pas que cette difficulté fût insurmontable. Les expériences ne furent pas continuées.

## LES CANADIENS DES ÉTATS-UNIS



M. L. P. LUCIER

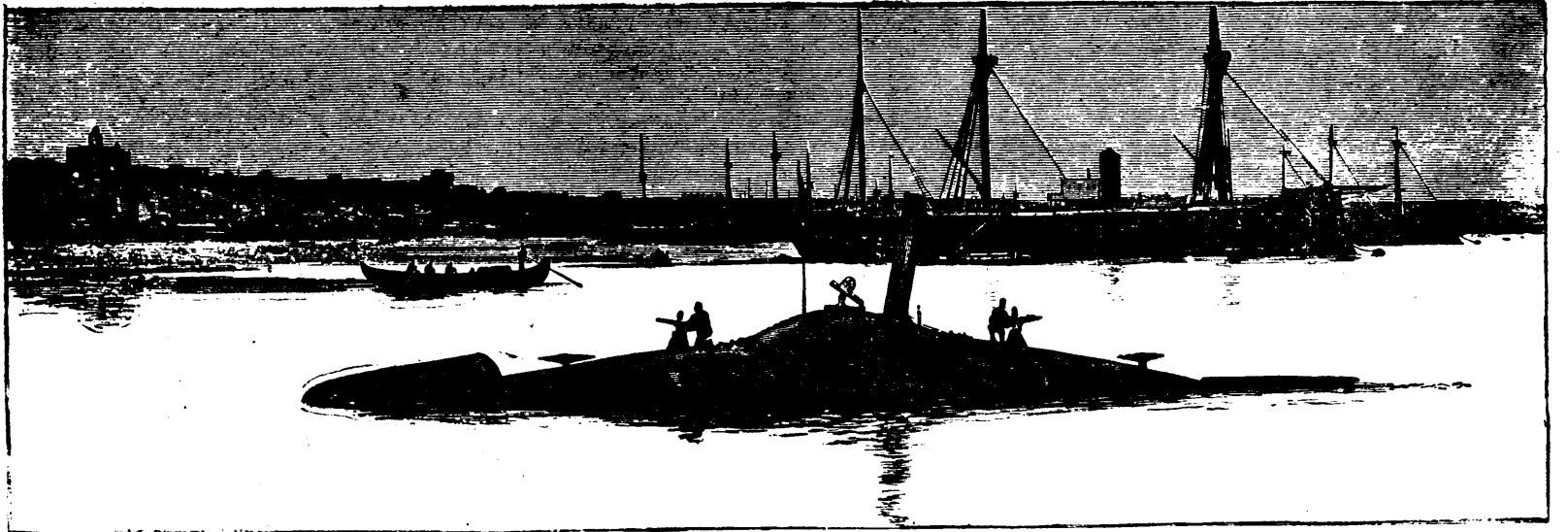
L'ORGANISATION d'une Convention Nationale, et surtout d'une Convention Générale, n'est pas une mince besogne, on le sait. Aussi recherche-t-on toujours, pour présider à l'accomplissement de cette tâche ardue et pleine de responsabilités de toutes sortes, un homme dont le patriotisme est bien connu et sur le dévouement duquel on puisse sûrement compter, car il nous est impossible, pour le moment, de rémunérer, comme il le mérite, le travail de ceux qui consacrent souvent la partie la plus précieuse de leur temps au service d'une cause qu'ils aimaient autant que leur patrie.

Nous sommes heureux de dire que le choix de M. L. P. Lucier, négociant bien connu dans le monde des affaires américaines, comme président de la Convention de Nahua, a rencontré l'approbation chaleureuse et unanime des délégués à Rutland. On ne pouvait mettre entre de meilleures mains le sort de ce Congrès. En effet, M. Lucier nous paraît réunir toutes les qualités indispensables au succès d'une pareille démonstration. Actif, laborieux, affable, patriote comme pas un, d'une générosité sans bornes, estimé de tous ceux qui l'entourent et jouissant d'une popularité qui fait l'éloge de son zèle et de son dévouement au service de nos intérêts nationaux dans l'Etat de New-Hampshire.

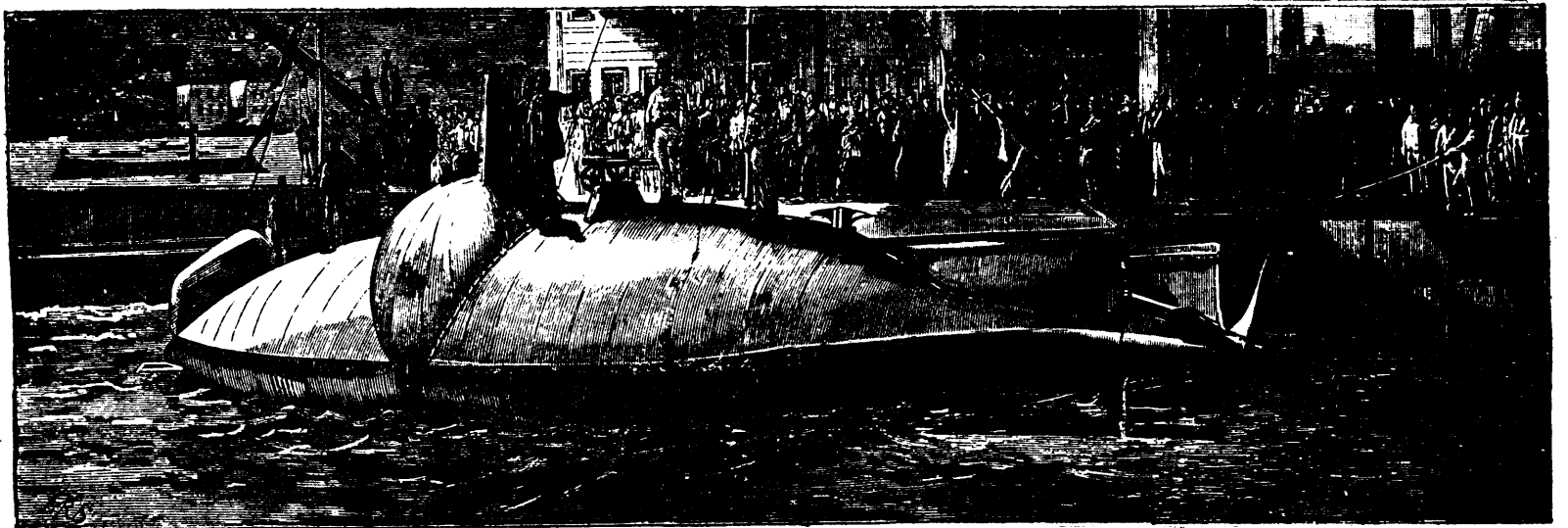
Louis Pierre Lucier, issu du mariage de Sieur Paul Lucier et de Dame Julie Olivier, est né à St-Damase, P. Q. Il émigra aux Etats-Unis vers l'âge de 30 ans et se fixa à Nashua où il résida depuis seize ans. Au bout de cinq années seulement d'énergie indomptable et de persévérants efforts, il se trouva en mesure d'ouvrir, pour son compte, en cette ville, un magasin de nouveautés qui ne tarda pas à être l'un des mieux achalandés de Nashua, ce qui témoigne hautement de son génie des affaires et de son extrême probité commerciale.

Nous avons dit que M. Lucier est patriote comme pas un. Il l'a prouvé en maintes circonstances. La cause nationale à toujours trouvé en lui l'un de ses plus fidèles amis. Quand il s'est agi de grouper nos nationaux de Nashua en société, on l'a vu figurer au premier rang. L'"Union St-Jean-Baptiste" de cette ville a non seulement le plaisir de le compter parmi ses fondateurs, mais encore l'orgueil de saluer en lui son président presque sans interruption depuis 1870.

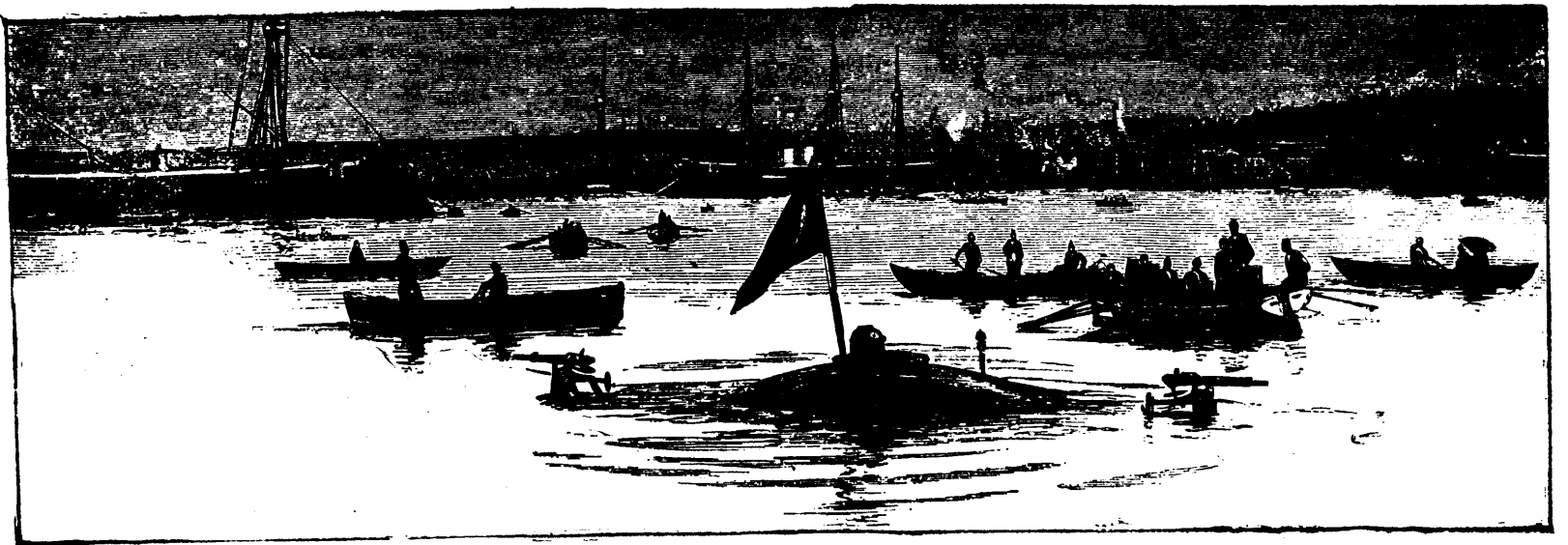
Les troubles, en France, ont toujours affermi le pouvoir.—MONTESQUIEU.



VUE GÉNÉRALE DU BATEAU



LE BATEAU DANS LE DOCK



LE BATEAU SUBMERGÉ, MONTRANT SES CANONS

LA GUERRE SOUS-MARINE.—LE BATEAU SOUS-MARIN NORDENFELDT



## EN ROUTE POUR LA BAIE D'HUDSON

PAR M. L'ABBÉ PROULX, MISSIONNAIRE DANS LE VICARIAT APOSTOLIQUE DE PONTIAC

## IV

DE NEW-POST AU RAPIDE DE LA MATAWAN  
(Suite)

La petite rivière Abbitibi.—Une nuit courte.—Des géants au milieu de nains.—Les chenaux de la Mattawan.—La rivière Moose.—Une vue d'ensemble.—Du lac Abbitibi aux Trois-Portages.—Des Trois-Portages à Clay Falls.—De Clay Falls à la rivière Moose.—Ressources agricoles.—Le domaine de nos gens.—La nomenclature des Portages.

Nous passons, sans l'apercevoir, l'embouchure de la petite rivière Abbitibi, qui prend sa source près du lac du même nom ; nous pourrions également retourner par cette voie, mais les eaux seraient encore moins abondantes et les rapides plus nombreux.

Le canot s'arrête à 11 heures et, à la lueur d'un brasier flamboyant, nous dressons nos tentes dans l'obscurité d'une nuit noire et d'une forêt dense. La nuit fut courte. A trois heures, lever. Nos hommes espéraient se rendre à Moose aujourd'hui, mais comptaient sans les cailloux et les bas fonds de la rivière.

Cette journée est la copie, traits pour traits de celle d'hier : mêmes fatigues, mêmes sueurs, mêmes marches sur la grève et dans les bois.

\*\*

Nous dînons dans une île où s'élèvent fièrement des pins qui mesurent huit pieds et demi de circonférence sur leurs bases ; mais ces géants, perdus en dehors du pays ordinaire de leur naissance, font exception. Depuis une vingtaine de milles, les épinettes, qui forment presque exclusivement la population forestière de ces rives, diminuent graduellement en grosseur et en hauteur ; si la progression descendante se maintient, bientôt la forêt n'aura plus que des arbres nains.

Les côtes s'abaissent et se couvrent de hautes herbes ; des baies circulaires présentent à gauche et à droite les contours les plus gracieux. Il est six heures, nous sautons un dernier rapide, et notre canot, comme une gondole vénitienne, s'engage dans des lagunes tortueuses ; nous nous promenons sur des allées superbes, qui circulent à travers un véritable parterre, entre des ellipses de gazon, entre des tertres ceinturés de plates-bandes de rosiers sauvages, surmontés de riches bosquets d'arbres ressemblant à d'énormes pots de fleurs : ce sont les chenaux de la Mattawan.

La rivière Moose, où viennent se perdre les eaux de l'Abbitibi, a toutes les allures d'un fleuve. Elle arrive de loin, de la hauteur des terres, des environs du lac Supérieur et, sur son parcours de près de trois cents milles, elle a reçu le tribut de plusieurs lacs et rivières subalternes. En cet en-

droit, elle a bien un demi-mille de large ; une de ses nombreuses îles nous donne ce soir l'hospitalité sur une belle grève de sable. Tous les maringouins de la baie, indignés sans doute de notre invasion dans leur territoire, se sont donné rendez-vous, je crois, pour venir nous arrêter à la frontière ; ils nous font entendre un bourdonnement aigu à nous crispier les nerfs : c'est la seule musique que nous ayons pour fêter le *Dominion Day*.

\*\*

Maintenant que, sept jours durant, nous avons navigué ensemble sur la rivière Abbitibi et que nous l'avons parcourue dans toute sa longueur, avant de la quitter pour visiter d'autres parages, je vous donnerai, si vous le désirez, une appréciation générale, une petite vue d'ensemble de la contrée qu'elle traverse. Pour ce faire, je diviserai le parcours en trois sections : la première s'étend depuis le lac jusqu'aux Trois-Portages, une distance de cent milles ; la seconde des Trois-Portages à Clay-Falls, quatre-vingts milles ; la troisième de Clay-Falls à la rivière Moose, trente-six milles, ce qui donne un total de deux cent seize milles. Je ne garantis rien pour les distances ; je mesure, sans chaînes d'arpen-

rentiens et huroniens, avec granit, gneiss, feldspath et quartz de toutes descriptions et de toutes couleurs ; mais, cette structure osseuse est recouverte presque partout d'une couche épaisse de terre végétale, de marne, de terre grise, de terre noire ou de glaise sablonneuse ; rarement le squelette du globe apparaît à découvert.

\*\*

Dans la seconde section, la forêt, quant aux espèces de bois, c'est à peu près la même, seulement les proportions de grosseur et de hauteur diminuent quelque peu en approchant de Clay-Falls. La rivière, considérablement accrue, s'est creusé un lit profond, et descend entre des côtes qui ont une élévation de cinquante et soixante pieds ; on voit, sur le flanc de ces remparts naturels, le travail des inondations du printemps et le ravage des glaces à la saison de la débâcle. En plus d'un endroit, les articulations et les côtes granitiques du globe sont mises à nu, et l'on peut étudier la composition en même temps que constater la solidité de la charpente terrestre. Généralement pourtant, les rivages sont taillés dans des bancs de glaise bleue ou grise, recouverts de quelques pieds d'une marne jaune, riche, gris-

seuse, qui pe-lottes sous la main. Ce n'est pas l'argile qu'on rencontre dans la montagne ; mais ici et là, de légères collines élèvent leurs têtes, des mamelons présentent leurs groupes arrondies. L'intérieur offre-t-il un terrain accidenté, un pays roulé ? Je l'ignore, je suis porté à le croire.

La troisième section paraît appartenir à une formation beaucoup plus récente ; les quelques pierres que l'on rencontre peuvent se classer dans les différentes espèces de calcaires. Les épinettes, qui forment la grande majorité des essences forestières, ont perdu

grandement de leurs dimensions. La glaise, pure et forte, n'est recouverte que d'une mince couche de terre végétale, formée par le détrit des grandes herbes, des feuilles mortes et des troncs d'arbres pourris. Les côtes vont en s'abaissant jusqu'à ce que les grèves soient presque à fleur d'eau ; les marais sont nombreux et tout le pays doit s'inonder au printemps. Les coquillages marins, que l'on trouve en certains endroits, laissent croire que la mer s'étendait anciennement jusqu'à Clay-Falls, et même jusqu'au Sextant, et qu'elle s'est retirée petit à petit devant une terre d'alluvion, née de vases glaiseuses et des débris de silex pulvérisés, apportés par les flots.

\*\*

Que penser des ressources agricoles de ce pays ? le problème jusqu'ici est diversement résolu, et il serait imprudent, pour moi, de vouloir hasarder un jugement définitif. Dans mon humble opinion, le plateau de la hauteur des terres, surtout sur le versant qui regarde la baie d'Hudson, ne sera jamais propice à la grande culture des céréales, parce que la saison d'été y est trop courte et que le sous-sol granitique rase de trop près la surface arable ; les patates, les navets et les autres lé-



HAUT-CANADA.—Long-Portage.—Rivière Abbitibi ; d'après un dessin du Rév. Père Paradis.

gumes, à la constitution forte et vigoureuse, pourront sans doute y venir assez sûrement. Je dirai la même chose de la troisième section de la rivière Abbitibi : la saison y est peut-être assez longue, mais le sol y est froid, sujet aux inondations.

Quant à la première et à la seconde section, c'est-à-dire depuis le lac Abbitibi jusqu'à Clay-Falls, je ne doute pas que, dans un avenir plus ou moins rapproché, quand les intérêts commerciaux ou les produits des mines auront ouvert des communications rapides avec la baie d'Hudson, ces forêts ne fassent place à des fermes riches et opulentes.

Le sol y est généreux, le climat favorable ; du reste, l'expérience a apporté la preuve irrécusable des faits, par ce que l'on voit de culture tout à fait réussie à New-Post, dans une des parties les moins favorisées du pays en question.

—Mais, me direz-vous, cette contrée dont vous parlez n'est-elle pas située au nord de la hauteur des terres que vous déclarez peu propre au rendement de l'agriculture.

C'est vrai. Cependant, veuillez remarquer que le sol, en cet endroit, subit une dépression considérable ; sur une distance d'environ cinquante lieues, le niveau s'abaisse de huit cents pieds, et, d'après les lois générales qui régissent les variations et les courants atmosphériques, le climat gagne plus par cet affaissement graduel et rapide de la plaine, qu'il ne perd par sa progression vers les glaces du pôle. De plus, comme tout le monde le sait, dans les pays septentrionaux, la végétation y est plus rapide ; elle semble vouloir reprendre le temps perdu par un printemps paresseux. Le sol, gelé plus profondément, fournit aux racines une plus grande provision d'humidité ; et les plantes n'ont pas à souffrir, comme la chose arrive souvent en des climats plus tempérés, de ces sécheresses précoces qui les retardent. Les chaleurs du jour, en juin et juillet, dans les environs de la Chute aux Iroquois, ne le cèdent en rien aux nôtres, et les nuits, généralement plus fraîches, préparent, aux feuilles et aux herbes, une rosée abondante qui les nourrit. Dans les mois d'été, le soleil est plus longtemps sur l'horizon, et le travail de germination et de développement se trouve d'autant plus prolongé.

On dit que cette zone fertile, large de cent cinquante milles plus ou moins, s'étend de l'ouest à l'est, depuis la rivière Nelson, au nord du lac Winnipeg, jusqu'au grand lac Mistassini, au nord du lac Saint-Jean, immense lisière de pays capable de nourrir des millions d'habitants. C'est le domaine de nos gens, ils n'ont qu'à le vouloir pour s'emparer de cet héritage. O Canadiens, continuez de vous avancer vers le nord en bataillons serrés : *crescite et multiplicamini*, l'espace dans votre pays ne vous manque pas.

\* \* \*

Avant que je ferme cette lettre, voulez-vous connaître le nombre et la longueur des portages que vous aurez à faire sur la rivière Abbitibi, quand vous projeterez une promenade de vacance à la baie d'Hudson ? Cette énumération ne comprend pas les marches forcées que les rapides plats, dans la saison des basses eaux, vous feront de faire sur les grèves, elle ne dit que les chutes, sauts et rapides que l'on rencontre en tout temps, ils sont au nombre de vingt-et-un. Le Gotchiji, neuf arpens ; les Deux-Portages, le premier, deux arpens, le second, un arpent et quart ; la Chute aux Iroquois, deux arpens et demi ; la tête du Long Portage (voir la gravure page 109), deux arpens ; le Pied du Long Portage, deux arpens et quart ; le Rapide de l'Île, deux arpens ; la Chaudière, deux arpens et demi ; les Trois Portages, quatorze arpens ; le Portage de l'Île, trois arpens et demi ; le Lop-Stick, deux arpens et demi ; le Little Long, quinze arpens et demi ; le Rocheux, six arpens et demi ; un portage dont je ne connais pas le nom, deux arpens et demi ; le Bouleau, onze arpens et demi ; la Canistre d'Huile, quatre arpens ; le Grand-Portage, cinquante-huit arpens ; la Loutre, soixante huit arpens ; le Sextant, quinze arpens un quart ; Clay-Falls, dix-sept arpens et demi ; la Mattawan, quatre arpens.

Quand un lecteur a fini de parcourir une no-

menclature aussi sèche, il a besoin de repos ; c'est pourquoi ce soir, je vous fais grâce de plus de détails et je m'arrête, en vous donnant rendez-vous au fort de Moose.

## CORRESPONDANCE

M. le Rédacteur,

Votre chroniqueuse de la semaine dernière me semble d'une curiosité digne d'être payée.

Veuillez donc me permettre de lui dire, à travers les colonnes du journal, que l'histoire entre deux de vos collaboratrices n'a été ni longue, ni intéressante.

Je le regrette pour l'étonnante discrétion de mademoiselle Ninette et pour toute l'attention qu'elle nous a portée.

Je vous salue et vous remercie.

HERMANCE.

## AU POLE SUD

### UN NOUVEAU VOYAGE D'EXPLORATION

Pendant que l'Europe entière forge des armes et se prépare pour une longue guerre éventuelle, les savants poursuivent sans répit les besognes commencées, sans paraître se soucier des sourds grondements des peuples, précurseurs des orages politiques, sans songer peut-être aux catastrophes futures qui laisseront le monde indifférent aux grandes découvertes, aux grands et merveilleux labeurs.

L'un de ces hommes, un de ces rêveurs qui est en même temps un "agissant," un savant doublé d'un navigateur intrépide, va tenter une fois encore d'arracher quelques secrets à la terre.

M. Nordenskiöld, l'illustre explorateur dont le voyage aux régions du pôle nord a fait événement dans l'histoire des découvertes, saisi de la nostalgie des mers lointaines que le soleil semble n'éclairer qu'à regret, se prépare à appareiller pour les contrées désolées, les neigeuses solitudes. Mais ce n'est plus vers le nord que l'aventureux savant dirigera la proue de son navire. Ce n'est plus le fameux passage du Nord-Est, découvert par lui, qu'il veut suivre encore. C'est vers le pôle sud qu'il va descendre. Ce sont les régions inconnues et à peine indiquées par des lignes de points sur les meilleures cartes marines, qu'il va reconnaître, si la chance le seconde, si l'Océan ne se referme pas sur lui et n'emprisonne pas son navire dans les glaces qui le peuvent briser comme verre.

L'entreprise est peut-être plus périlleuse encore que la précédente. Les régions antarctiques sont moins visitées, moins connues que les régions arctiques. Les rares terres où des navigateurs ont abordé ne sont point, comme celles du nord, parcourues par des indigènes, et des naufragés ne peuvent même compter sur ce faible secours.

Dans les hautes latitudes septentrionales, il y a encore des stations où l'on peut se ravitailler et tout au moins trouver un abri, pendant le gros de l'hivernage. Dans le sud, rien de semblable. L'explorateur n'a que le pont de son navire sur lequel il puisse espérer. Le navire coulé ou mis en miettes sous une pression des icebergs, plus de salut.

En admettant même que les survivants, après des fatigues inouïes, aient pu, du point où ils auraient été arrêtés, regagner les bords de la mer libre, ils ne pourraient avoir que l'affreuse certitude de ne jamais apercevoir sur l'horizon la voile libératrice. Ces parages sont absolument déserts.

Jusqu'où ira Nordenskiöld ? Aussi loin que possible. Peut-être ira-t-il si loin que jamais il ne reverra la rive suédoise. Mais il est déjà illustre et une telle mort ne fera qu'ajouter à sa gloire. Le grand explorateur mérite donc l'admiration de tous ceux qui aiment les actions nobles et désintéressées, qui n'ont pour but que d'enrichir le trésor des connaissances humaines. Mais combien sont davantage encore dignes de sympathie, les humbles auxiliaires du savant, ces pauvres matelots qui risquent leur vie en toute connaissance de cause, sans être soutenus par ce si puissant stimulant : la conquête de la gloire !

*Poularde à la Grimod de la Reynière.* — Videz, flambez, troussiez une belle poularde ; battez-la pour l'aplatir ; remplissez-la d'une farce faite avec le foie de la volaille, des champignons, persil, ciboules, sel, gros poivre, moëlle de bœuf, un peu de beurre et de lard ; le tout bien mêlé. Taillez une douzaine de tranches de jambon nouveau, de la largeur d'un doigt et de la longueur de la volaille, et autant de tranches de mie de pain. Après avoir passé la poularde au beurre et l'avoir embrochée, couvrez-la entièrement de tranches de pain sur lesquelles vous assujétissez les tranches de jambon ; enveloppez le tout de papier, et quand la poularde est cuite, servez-la sans jus.

## COMMENT SE COIFFER



Chapeau en fleurs

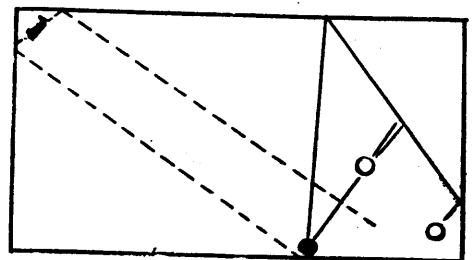
Cet élégant chapeau, forme manco, est tout en roses et boutons avec feuillage de tons doux ; l'aigrette est en boutons légers mêlés de feuillage. Le même chapeau se fait en bluets, violettes, pensées et autres fleurs assez petites et flexibles pour obtenir un bon effet.

**La monnaie japonaise.**—Le prolétaire japonais n'a pas de poches ; c'est sans doute pour cela que, dans les temps anciens, il fut décidé, par les maîtres du Japon, que la menue monnaie serait percée d'un trou. Les prolétaires prirent l'habitude de porter leur fortune, passée dans une corde, autour du cou ou de la ceinture. Cette menue monnaie n'avait d'ailleurs qu'une valeur bien minime ; il en fallait un millier pour faire quelques francs ; pour un louis, il aurait fallu en réunir une charretée.

Mais, quand la civilisation européenne pénétra au Japon, elle apporta avec elle une nouvelle monnaie non percée et d'une valeur plus sérieuse. Les prolétaires, n'ayant toujours pas de poches, ne sachant où mettre leur fortune, trouvèrent que la civilisation les traitait par trop durement. Ils réclamèrent. Pour les satisfaire, le gouvernement émit du papier-monnaie d'une infime valeur ; le papier ne les contenta qu'à moitié. Et, pour ne plus entendre leurs réclamations, le gouvernement vient de frapper, de nouveau, de la menue monnaie ayant environ la valeur d'un centime. Naturellement, chaque pièce sera percée du fameux trou, qui permettra aux prolétaires japonais de porter leur fortune, autour du cou, passée dans une corde. Et, de nouveau, les prolétaires japonais seront heureux.

## LE JEU DE BILLARD

### COUP DUR—EFFET DE COTÉ



De quelle façon devez-vous jouer ce coup pour obtenir un bon rappel ?

CHOSSES ET AUTRES

—La population de ce continent s'élève à 95,000,000, dont 47,300,000 catholiques.

—Une éclipse totale de soleil aura lieu le 18 août prochain. Elle ne sera pas visible en Amérique.

—Voulez-vous connaître un grand caractère? racontez-lui une grande action; à l'instant il s'enflamme et la porte aux nues; l'effet contraire dévoilera le vilain. Rien de plus naturel: l'un exalte ce qui lui appartient, l'autre déprime ce qui lui est étranger.

—L'embouchure du Saguenay est à 120 milles au-dessus de Québec. Il n'y a pas au monde une rivière dont les eaux atteignent une profondeur aussi grande. Non loin de son embouchure on en a pas encore connu la profondeur. Une sonde de 3,000 pieds qu'on y a jetée a été incapable d'atteindre le fond.

—Le correspondant du Soleil, à Saint-Petersbourg, annonce que la lèpre a fait son apparition en Russie. Les progrès effrayants de cette hideuse et incurable maladie jettent partout la terreur. Les pauvres lépreux, devenus un objet d'horreur pour tout le monde, sont pourchassés par les paysans affolés qui les menacent de mort. Ils en sont réduits à aller chercher un refuge dans les forêts esthoniennes, où ils vivent entassés, dans une misère complète.

—Tout récemment, un prêtre fut appelé au chevet d'une pauvre femme, malade dans un hôpital de Dublin (Irlande); elle y était depuis plusieurs années et souffrait de quelque maladie interne—de fait, une complication de maladies. Il entendit sa confession, lui donna le saint viatique et les saintes huiles. Sa fervente prière pendant l'administration de ces sacrements fut admirable. En lui donnant les saintes huiles, le prêtre dut lui lever la tête, et à sa surprise il trouva une grosse pierre sous son oreiller. Quand tout fut fini, il dit: "Ma pauvre femme, pourquoi avez-vous cette grosse pierre sous votre tête? ne souffrez-vous pas assez?" D'abord la mourante hésita à répondre, mais pressée de s'expliquer, elle dit simplement: "Votre révérence, il serait peut-être mal pour moi de ne pas vous le dire, il a plu à Dieu de m'affliger tout le corps à l'exception de ma tête et j'ai pensé que je pouvais bien faire ça moi-même."

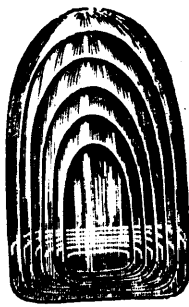
LONGÉVITÉ COMPARATIVE DES SEXES.—D'après les statistiques du monde entier, il appert que les femmes sont plus favorisées par la nature que les hommes en ce qui regarde la longévité. Des femmes de tous les peuples, c'est celle du peuple hébreu qui vit le plus longtemps. Chez la race humaine en général, en dépit de la force physique et intellectuelle de l'homme, la femme peut endurer des douleurs auxquelles l'homme le plus fort succombera. Deverga affirme que la proportion des morts subites est de 100 femmes contre 700 hommes. Dans les États-Unis en 1870, 585 femmes se sont suicidées contre 1,080 hommes. L'intempérance, l'apoplexie, la goutte, les affections du cœur et du foie, la scrofule et la paralysie sont plus fatales aux hommes qu'aux femmes. Par contre, ces dernières sont plus sujettes à la consommation. Dans les pays où l'on n'émigre pas, les femmes sont toujours en majorité. Dans les familles royales, il y a toujours plus de filles que de garçons. L'état du mariage est favorable à la prolongation de la vie chez les femmes. Le Dr. Hough remarque qu'il y a plus de garçons que de filles qui viennent au monde; mais que dans la population vivante, le sexe féminin l'emporte en nombre de six par cent sur le sexe masculin.

—Les Archives Israélites publient une statistique de nature à effrayer l'antisémite. L'Europe comprend 5,400,000 juifs, répartis entre les différents pays dans la proportion suivante: France, 63,000; Allemagne, 562,000 (Alsace-Lorraine, 36,000); Autriche-Hongrie, 4,644,000 (Galicie 688,000); Hongrie, 688,000; Italie, 40,000; Pays-Bas, 82,000; Roumanie, 265,000; Russie, 2,552,000; Espagne, 1,900; Gibraltar, 1,500; Grèce, 2,000; Serbie, 2,500; Suède, 3,000. L'Asie renferme 300,000 juifs. On en compte 195,000 dans la Turquie d'Asie (Palestine, 25,000); 47,000 dans la Russie d'Asie; 18,000 dans la Perse; 14,000 dans l'Asie centrale; 19,000 dans l'Inde et 1,000 en Chine. L'Afrique possède 350,000 juifs (8,000 en Égypte; 55,000 en Tunisie; 35,000 en Algérie; 60,000 au Maroc, 6,000 en Tripolitaine; 200,000 en Abyssinie). L'Amérique en renferme 250,000 dont 230,000 dans les États-Unis. L'Océanie n'en a que 12,000. Le total général de la population israélite dans le monde entier s'élève donc à 6,300,000.

—Quelques combles pour finir. Le comble de la légèreté pour une femme: être de Liège. Le comble de la chance pour un chasseur: trouver un lièvre dans un bois... de lit.

Le comble de la soif: être altéré de vengeance. Le comble de l'habileté pour un barbier: c'est de raser les murs; pour un coiffeur, c'est de boucler sa valise. Le comble du désintéressement chez une marchande de tabac: c'est de donner prise à la calomnie.

UNE NOUVELLE LIGNE GLOBES DE TOUTES FORMES ET GRANDEURS ET TRES BON MARCHÉ



CHEZ L. Deneau

2023, NOTRE-DAME 3e poste du Carré Chaboillez (TÉLÉPHONE 273)

Nouveau cas d'un malade souffrant de Dyspepsie

Pénétré de reconnaissance pour avoir été guéri par la célèbre

EAU DE ST-LEON

A. M. A. POULIN, Gérant de la Cie de St-Léon.

Cher monsieur,—J'ai souffert de dyspepsie pendant plusieurs années, et j'ai essayé toutes espèces de remèdes sans aucun résultat. Un ami, témoin de mes souffrances, m'a conseillé d'essayer l'eau de St-Léon. Je l'ai fait et maintenant après deux mois d'usage constant de cette eau, je suis parfaitement guéri. Je vous donne avec joie ce certificat, espérant qu'en le lisant d'autres malades se décideront à essayer les bénéfices de votre eau.

GEO. WILSON, Bureau du Witness, Montréal.

COMPAGNIE D'EAU DE ST-LEON 4, CARRE VICTORIA, Téléphone 1432 MONTREAL

SUCCURSALES: C. Campbell, 69, rue Saint-Antoine, téléphone 1432; Mme Duplessis, 1602, rue Ste-Catherine. AGENTS: E. Massicotte & Frères, 217, rue Ste-Elizabeth, téléphone 810 A; B. McGale, 2123, rue Notre-Dame, téléphone 187; M. Chapple, 64, rue Bonsecours.

AGENCE LEVERT

Merci aux 147 lectrices qui ont su apprécier la valeur de notre annonce du 9 juillet dernier. Aux autres qui veulent en profiter, 8 jours sont encore à leur disposition. Par ordre de l'administration,

OCTAVE LEVERT 1595, rue Sainte-Catherine, Montréal

VICTOR ROY,

ARCHITECTE No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

COMPAGNIE DE PRETS ET DE MONT DE PIETE.

(CONSTITUEE PAR ACTE DE LA LEGISLATURE, 18 MAI 1887).

EMISSION DE LA PREMIERE SERIE D' ACTIONS

LA COMPAGNIE DE PRETS ET DE MONT DE PIETE, incorporée dans la dernière Session du Parlement Provincial, est constituée au capital de UN MILLION DE PIASTRES, divisé en 10,000 actions de \$100 chacune. Elle a pour but de pratiquer le PRET SUR GAGE, à l'instar des établissements européens qui ont obtenu, sous le même nom, une si grande et si légitime popularité

OPERATIONS DE LA COMPAGNIE

Les opérations d'un Mont de Piété comprennent deux branches distinctes: (a) Les avances faites aux personnes nécessiteuses, à un taux d'intérêt raisonnable, sur la garantie du dépôt de divers objets mobiliers; (b) Les prêts concrets au commerce, sous la forme de crédit réel, moyennant consignation de marchandises dans les docks, entrepôts ou magasins généraux; De ces deux sortes d'opérations l'une (le Crédit Commercial réel) n'était pas encore représentée, dans le Bas-Canada, par une institution spéciale; L'autre (le Prêt sur Gage proprement dit) était abandonnée à l'industrie des PAWN BROKERS, qui prêtent le plus souvent à des taux d'intérêt exorbitants et dont l'industrie ne saurait offrir les garanties que présentera désormais un grand établissement financier, dirigé dans un but philanthropique, sous le contrôle de la Législature, à laquelle sa charte d'incorporation l'oblige à soumettre chaque année le rapport de ses opérations.

LE CREDIT COMMERCIAL REEL

En constituant à côté d'un crédit en banque, LE CREDIT COMMERCIAL REEL, et en généralisant le prêt sur RECUS D'EMMAGASINAGE dans des conditions analogues à celles qui existent en Angleterre, le Mont de Piété est appelé à rendre au commerce des services précieux, principalement dans notre pays où par suite de la législation douanière, beaucoup de marchandises restent souvent en entrepôt pendant un temps plus ou moins considérable.

LES PRETS SUR GAGES

Les Prêts sur Gages aux particuliers doivent offrir à la classe pauvre et aux personnes momentanément dans le besoin, un soulagement, une ressource et des avantages qui aient aux yeux.

Avec ses opérations étendues et son capital liquide, LE MONT DE PIETE POURRA DIMINUER DANS UNE PROPORTION ENORME LE TAUX D'INTERET QUE PER OUVRENT ACTUELLEMENT LES PAWN BROKERS.

Il donne au débiteur des facilités pour le renouvellement de sa dette ET LA GARANTIE EN CAS DE VENTE DU GAGE QUE CETTE VENTE SERA TOUTJOURS LOYALEMENT FAITE. On n'est dans le seul intérêt du créancier mais aussi dans l'intérêt du débiteur qui doit revenir, s'il en existe, le surplus du prix de vente sur le montant de la somme prêtée.

Enfin, une grande administration responsable comme une COMPAGNIE DE PRETS ET DE MONT DE PIETE, pourra prendre plus efficacement que des particuliers, toutes les précautions voulues pour s'assurer de la provenance des objets offerts en nantissement, et empêcher que le Prêt sur Gage ne dégénère en un moyen de recel au profit des malfaiteurs.

Partout où les MONTS DE PIETE ont existé, ils ont été considérés comme une institution éminemment charitable.

FORME DE LA COMPAGNIE

EN FRANCE, le Gouvernement s'est emparé de puis près d'un siècle des MONTS DE PIETE et il en a fait une institution d'Etat, dont les bénéfices annuels sont consacrés à améliorer les budgets des hospices.

DANS D'AUTRES PAYS, tels que l'Italie, la Hollande, l'administration des Monts de Piété est restée entre les mains de leurs fondateurs et ils constituent des établissements financiers dont les bénéfices sont répartis entre les actionnaires.

Le Parlement Provincial, qui est libre de s'arrêter à l'une ou à l'autre combinaison, a préféré la seconde, sans doute comme étant beaucoup plus conforme à nos mœurs politiques et financières, et il a incorporé la COMPAGNIE DE PRET ET MONT DE PIETE sous forme de Compagnie par actions.

EMISSION D' ACTIONS

C'est dans ces conditions que la COMPAGNIE DE PRETS ET MONT DE PIETE offre une partie de ses actions aux personnes désireuses de faire à la fois une œuvre charitable et un placement de premier ordre.

La première émission a eu lieu pour une première série de 1000 actions; dont le dixième (soit \$10 par action), devra être versé en sous-versement; la solde devant être appelée ultérieurement, selon les besoins de la Compagnie sans toutefois que les appels puissent dépasser 5 n. c. par mois.

Les opérations d'une compagnie de Mont de Piété ne comportent aucun risque de perte, puisque les prêts sont représentés par un gage d'une valeur toujours supérieure à la somme prêtée.

Le MONT DE PIETE offre donc un capitaliste toutes les garanties et toute la solidité d'un établissement de CRÉDIT FONCIER, avec le double avantage en plus; (a) Que le gage mobilier offre en cas d'exécution la priorité sur le gage foncier d'être toujours facilement réalisable; (b) Que le taux d'intérêt des prêts, si réduit qu'il doit être sur les taux actuels, offre aux bénéficiaires et par suite au diviende, une marge plus considérable que dans aucun autre institution de crédit.

CONSEIL DE DIRECTION—DIRECTEURS PROVISOIRES

HONORABLE R. THIBAUDEAU, JEREMIE PERRAULT, marchand, échevin de la cité de Montréal, LOUIS BOISSEAU, do do do J. OILON DUPUIS, do do do ALFRED BRUNET, comptable EMILE BONNEMANT, Chevalier de la Légion d'Honneur.

Les directeurs définitifs seront élus par la première assemblée générale qui sera convoquée aussitôt que possible après la souscription de la première émission.

SOUSCRIPTION

Les souscriptions sont reçues tous les jours de DIX heures a. m. à TROIS heures p. m. à mon bureau, à dater de LUNDI, 4 Juillet. Pour tous les renseignements, s'adresser à

ALFRED BRUNET, Directeur-Gérant.

Boite 249 Bureau de Poste Rue Saint-Jacques, N° 15, Montréal.

GRANDE VENTE

Balance de Marchandises du printemps

Réduction spéciale dans les Manteaux pour Dames et Habillements pour Messieurs, spécialités de

ARCAND FRERES

111, RUE ST-LAURENT

LE VOLEUR, journal artistique, littéraire et d'actualité, 59e année d'existence. Ce journal, essentiellement destiné à la famille, reproduit les meilleurs romans français parmi ceux qui peuvent être lus par tous, des articles d'actualité sur les hommes marquants contemporains, et sur les événements du jour une chronique spirituelle sur les faits de la semaine, et enfin un article de mode pour les mères de famille. Le Voleur paraît toutes les semaines, à Paris, 18, rue de l'ancienne-Comédie.

AUX ANNONCEURS

Pour \$20, nous publions une annonce de dix lignes dans un million de numéros des principaux journaux américains et cette publication aura lieu dans un délai de dix jours. Ce prix établit le taux à un cinquième de cent la ligne pour mille de circulation! Cette annonce paraîtra dans un seul numéro de chaque journal; et, par conséquent, passera sous les yeux de un million d'acheteurs de différents journaux; — ou cinq millions de lecteurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que chaque journal acheté est lu par au moins cinq personnes en moyenne. Dix lignes font environ 75 mots. Adressez copie d'annonce et chèque, ou envoyez 30 cents pour un livre de 176 pages. GEO. P. ROWELL & CO, 10 Spring St., New-York.

L. MADON FILLESQUE Rédacteur en chef: M. Edouard Charton, Bureaux: 29, Quai des Grands-Augustins, à Paris (France). Abonnements pour 1886: Paris, 10 francs, départements, 12 fr., Union postale, 15 fr.



RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 281.—ENIGME

Puisque pour vous mon cœur s'enflamme,  
Puisque j'adore vos appas,  
Ne devinez-vous donc pas  
Ce que je suis, ma belle dame.

Puisque vous attirez mes pas,  
Puisque vous attirez mon âme,  
Ne devinez-vous donc pas  
A quoi vous ressemblez, madame.

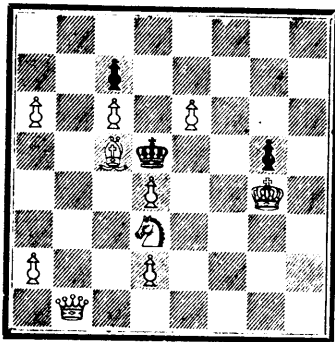
SOLUTIONS :

No 279.—Le mot est : Char-bon.  
No 230.—Les consonnes sont : P, T, N, qui forment les mots suivants :

P a T i N  
P o T i N T  
P e i N T e  
P o N T O N N  
P o a P P O N N  
T a i P T O N N  
P o i N T e  
P i N T e

LES ÉCHECS

Composé par M. J. Murphy, Québec  
NOIRS—3 pièces



BLANCS.—10 pièces  
Les Blancs font mat en 2 coups

GRANDE REDUCTION

SALON DE LA MODE  
1648, STE-CATHERINE

Vente à sacrifice d'un assortiment complet de Marchandises en Paille : Chapeaux à large bord, Chapeaux d'Ecole, Chapeaux de Pique-Nique, Chapeaux d'Excursion les plus nouveaux, réduits de moitié.

Bonnets en dentelle, Fleurs, Plumes, Ailes, Articles en Jais, Nouveaux Objets de Mode, etc., etc.

Enfin, tout ce que l'on peut voir de plus élégant pour l'été se trouve chez

Mlle CHAMPAGNE

1648, rue Sainte-Catherine, Montréal

AMELIORATION !

A la demande d'un grand nombre de personnes, nous venons d'ouvrir un dépôt de la célèbre EAU DE ST-LEON chez M. A. Lefebvre, No 1834, rue Sainte-Catherine, où l'on pourra toujours s'en procurer au verre, par une pompe automatique et hydraulique, au prix modique de trois cents le verre.

E. MASSICOTTE & FRERE.

Nouvelle Source d'eau Minérale  
A ST-LEON

Cette nouvelle source est la propriété de M. Antoine Chrétien, fabricant du grand remède "Le sauveur du peuple."

Cette eau est recommandée par tous les médecins en général et principalement par M. le Dr Crevier, qui en a fait l'analyse chimique. Voir l'annonce dans la Minerve, le Monde et le Colonisateur Canadien.

Bureau central à l'Industrie Laitière, chez

J. A. GIARD,

44, RUE BONSECOURS, MONTRÉAL.

Toute commande du gros et du détail pour le Canada et les Etats-Unis seront reçues et expédiées sous le plus court délai.

GRANDE REDUCTION  
— POUR —  
LE TEMPS DES VACANCES !

La balance de toutes nos Marchandises d'été sacrifiée

DUPUIS & LABELLE

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Epargne

1975

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE,

18 - RUE SAINT - LAURENT

MONTREAL

N. E. Hamilton & Cie,

1888 ET 1890, NOTRE-DAME

Nous venons de recevoir une grande quantité d'Etoffes à Robes, notre assortiment est au complet et nous sommes prêts à offrir une belle ligne de belles marchandises sans égal en valeur dans cette ville. Grande variété de couleurs et nuances, et nous pouvons satisfaire tous les goûts.

SOIES ET SATINS

De fantaisie, de toutes nuances, propres à appareiller les nouvelles couleurs en Etoffes à Robes. Dans tous nos autres départements on trouvera des assortiments complets dans tous les prix.

N. E. Hamilton & Cie,

(BLOCK GLENORA)

Agents demandés

465) Pépinière Fonthill (acres

LA PLUS GRANDE AU CANADA BUREAU CENTRAL: TORONTO, ONT.

Succursale : 212, rue St-Jacques, Montréal  
CANADIENS COURAGEUX Agents demandés pour vendre notre stock en pépinières.

Emplacement stable à salaire fixe Les agents gagnent de \$40 à \$75 par mois et leurs dépenses. Envoyez votre portrait avec votre demande d'emploi à STONE & WELLINGTON, Montréal.

J. W. BEALE, Gérant de la succursale.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les cheveux de tomber et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY, Chimiste-pharmacien, 144, rue St-Laurent.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.) where advertising contracts may be made for 15 IN NEW YORK.

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits ethniques concentrés de JONAS  
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.  
Montarde Française, Glycerine, Collefortes.  
Huile d'Olive en 1/2 pintes, pintes et pots.  
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI & JONAS Cie

10-RUE DE BRESOLES-10

PARIS-KS-DES-SIEURS) MONTREAL

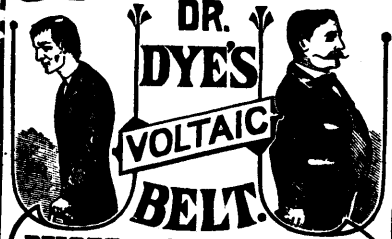
HENRY SCHMITH

19, RUE LEON XIII

Confection de CHEMISES par un tailleur pratique

Chemises de tous genres, à ordre, bon ouvrage, satisfaction garantie. Conditions modérées.

30 DAYS' TRIAL



Electric Appliances are sent on 30 Days' Trial.  
TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD,  
WHO are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOST VITALITY, LACK OF NERVE FORCE AND VIGOR, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE resulting from ABUSES and OTHER CAUSES. Speedy relief and complete restoration of HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. The greatest discovery of the Nineteenth Century. Send at once for Illustrated Pamphlet free. Address VOLTAIC BELT CO., MARSHALL, MICH.

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, Journal illustré, publié à New - York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York, Etats-Unis.

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois

\$60,000

SERONT TIRÉS

LE 17 AOUT prochain

COUT DU BILLET :

PREMIÈRE SÉRIE..... \$1.00  
DEUXIÈME SÉRIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE, Secrétaire.

No 19, RUE SAINT-JACQUES  
MONTREAL

SAVONS MEDICINAUX  
DU

Dr V. PERRAULT

Ces savons qui guérissent toutes les Maladies de la Peau sont aujourd'hui d'un usage général ; les médecins les recommandent à leurs patients, et des milliers de certificats attestent leur efficacité. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, Rife, Hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

Numéros et Usage des Savons

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 2—Détersif. Est propre à nettoyer les plaies et les ulcères, et favorise la cicatrisation.

Savon No 3—Contre les lentes, poux, morpions, etc.

Savon No 4—Pour les ulcères syphilitiques, chancres, etc.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 6—Pour la teigne.

Savon No 7—Pour maladie de la barbe.

Savon No 8—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 9—Contre les rhumatismes.

Savon No 10—Ce savon est employé pour faire disparaître la grosse gorge.

Savon No 11—Désinfectant.

Savon No 12—Nous recommandons ce savon d'une manière toute particulière pour le rife.

Savon No 13—Pour les crevasses

Savon No 14—Surnommé à juste titre, savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 15—Dentifrice. Ce savon est de beaucoup supérieur à toutes les pâtes et poudres pour nettoyer les dents.

Savon No 16—Contre les moustiques, maringos, mouches noires, etc

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse, disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables et cela dans les cas les plus chroniques.

Savon No 19—Pour les animaux. Contre la gale, blessures, etc.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Si votre marchand ou droguiste ne les tient pas veuillez en envoyer le prix (25cts) à l'adresse ci-dessous et ils vous seront expédiés franco, par la malle.

ALFRÉD LIMOGES, St-Eustache, P. Q.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau: rue Saint-Gabriel, No 80, Montréal

## FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 6 août 1887

## JEAN-JEUDI

TROISIÈME PARTIE—(Suite)

**D**EUT-ÊTRE, mais il m'est, quant à présent, impossible de l'affirmer, car le procès-verbal sur lequel je fonde mes espérances est bien incomplet.

—De quel procès-verbal parlez-vous ?

—De celui du commissaire de police de Bagnolet.

—Que contient-il ?

—Tout simplement ces lignes...

Et Plantade lut à haute voix :

"Le 21 octobre, au matin, nous avons relevé dans une carrière du plateau de la Capsulerie le corps d'une jeune femme expirante, que nous avons fait admettre d'urgence à l'hospice." Cela manque d'explications. Quel est le nom de cette femme ? Est-elle étrangère au pays ? N'a-t-on pu la questionner ? S'agit-il d'un accident, d'un suicide ou d'un crime ?... A quel hospice a-t-elle été conduite ? De tout cela pas un mot... Vous avouerez, monsieur, que de tels rapports ne sont pas faits pour éclairer l'administration.

—Le commissaire qui a rédigé celui-là sera vertement admonesté... Que concluez-vous de ce rapport, si incomplet qu'il soit ?

XXI

—Rien de positif, reprit Plantade, mais il peut exister une connexion entre le crime ou l'accident dont il s'agit et l'affaire du fiacre numéro 13... Remarquez, je vous prie, monsieur, que c'est le 21 au matin qu'on a trouvé le corps de la jeune femme expirante, et que le vol du fiacre et l'incendie de la maison du plateau avaient eu lieu dans la nuit du 20 au 21... Cette coïncidence me frappe.

—Il faut voir le commissaire de Bagnolet...

—Je sonnerai chez lui demain...

Plantade, en quittant la préfecture, marchait la tête basse, absorbé dans ses réflexions et ses calculs de probabilités.

Il ne remarqua point qu'un homme le suivait, à une distance d'environ quinze pas, réglant soigneusement sa marche sur la sienne.

Cet homme paraissait avoir soixante ans.

Un ample pardessus l'enveloppait en le grossissant. De longues mèches de cheveux grisonnantes s'échappaient du chapeau à larges bords posé sur sa tête. Il portait des lunettes vertes, et s'appuyait sur une forte canne quoiqu'il ne parût atteint d'aucune infirmité.

Plantade traversa le pont, suivit les quais, gagna la rue Gît-le-Cœur et disparut dans l'allée d'une maison portant le numéro 7.

L'homme aux lunettes vertes se promena de long en large sur le trottoir pendant dix minutes, puis à son tour franchit le seuil de l'allée.

—Est-ce ici que demeure M. Plantade, s'il vous plaît ? demanda-t-il au portier.

—Oui, monsieur... Il vient de monter chez lui. Si monsieur désire le voir.

—Non, en ce moment je suis trop pressé... Je reviendrai.

L'homme aux lunettes, c'est-à-dire Théfer, enchanté de connaître l'adresse de son successeur, s'éloigna paisiblement.

Rejoignons, le matin de ce même jour, René Moulin et Étienne Loriot.

Les deux hommes, levés de bonne heure, avaient pris une voiture et s'étaient fait conduire à Montreuil, où les boutiques étaient ouvertes au moment de leur arrivée.

La population de Montreuil, population honnête, paisible, travailleuse s'il en fut, se compose en grande partie de cultivateurs qui portent au point du jour leurs produits aux Halles centrales ou à divers autres marchés de Paris.

René et le jeune médecin mirent pied à terre et jetèrent un coup d'œil autour d'eux, cherchant un habitant du pays auquel il fût possible d'adresser une question.

—Pas tout à fait... Auriez-vous la bonté de me dire si vous connaissez ici un certain Prosper Gaucher ?

—Prosper Gaucher... répéta le marchand de vin en consultant sa mémoire. Non, monsieur, non, et je suis même sûr de n'en avoir jamais entendu parler.

Les deux hommes regagnèrent leur voiture et se firent mener à l'extrémité de la rue, où ils aperçurent l'enseigne du marchand de bois.

La porte cochère, largement ouverte, laissait voir de grands hangars où s'entassaient des piles de bois de chauffage.

Des monceaux de fagots et de bourrées encombraient la cour.

A droite se trouvaient la maison d'habitation et le bureau.

Étienne et René entrèrent.

Un homme d'une trentaine d'années écrivait sur un registre.

Il posa sa plume, salua et dit :

—Ces messieurs viennent pour une commande ?

—Non, monsieur, répliqua le mécanicien. Nous désirons parler à M. Richard.

—C'est moi. De quoi s'agit-il ?

—D'un simple renseignement... Vous êtes en relations d'affaires avec un M. Prosper Gaucher.

—C'est possible, car les clients de ma maison sont nombreux ; mais je ne me souviens pas de ce nom... Où demeure ce monsieur Gaucher ?

—C'est dans l'espérance de l'apprendre que nous venons vous trouver.

—Que fait-il ?

—Nous l'ignorons complètement.

—Alors, par quel hasard, messieurs, vous adressez-vous à moi pour être renseignés ? demanda le marchand de bois avec une défiance manifeste.

—C'est bien simple... Nous avons besoin, à propos d'une affaire d'héritage, de trouver M. Prosper Gaucher, dont le domicile nous est inconnu, et nous savons que tout récemment il s'est fourni de bois chez vous.

—En êtes-vous bien sûrs ?

—Oh ! absolument... Le 20 octobre dernier, vous lui avez livré cent fagots et cent cinquante bourrées...

—Comment diable connaissez-vous ce détail, qui paraît positif ?

—Par une facture trouvée sur la voie publique.

—A Montreuil ?

—Non, monsieur, à Paris.

—Vous avez cette facture ?

—La voici...

Le marchand de bois examina le papier que lui présentait René Moulin.

—En effet, reprit-il, voilà l'acquit de mon caissier... La commande a été faite en mon absence, mais je vais pouvoir vous répondre, car elle est certainement portée sur mes livres...

M. Richard alla prendre le registre des commandes et l'ouvrit à la date du 20 octobre.

—Prosper Gaucher, dit-il, cent fagots... cent cinquante bourrées...

René et le docteur échangèrent un regard de satisfaction.

—Seulement, ajouta le marchand de bois, je ne trouve aucune indication de domicile...

—C'est impossible, s'écria le mécanicien avec dépit.

—Voyez vous-même.

—La livraison a eu lieu, cependant.

—Sans doute, mais il est certain que M. Prosper



Ah ! s'écria le jeune médecin, si Berthe avait péri dans les flammes, ce serait effroyable.—(Page 160, col 2).

La rue était déserte, mais à vingt pas plus loin on voyait un débit de vins.

—Nous trouverons là quelqu'un... dit le mécanicien... Venez...

Le marchand, seul dans sa boutique, buvait un verre de vin blanc à sa propre santé en attendant ses clients habituels.

—Monsieur, lui demanda René, pourriez-vous me dire où demeure M. Richard ?

—Le marchand de bois ?

—Oui, monsieur...

—Tout au bout du pays, dans la grande rue, vous verrez son enseigne... Il a la spécialité du bois de chauffage pour les fours à chaux et à plâtre.

—Merci, monsieur...

—Bien à votre service... Est-ce tout ce que vous désirez savoir ?

Gaucher aurait fait charger devant lui et accompagné le charretier jusqu'à sa demeure.

—Eh bien, ce charretier nous indiquera, lui!

—Ce n'est pas douteux; malheureusement il vient de partir pour Joinville-de-Pont et ne sera de retour qu'à deux heures, tout à votre disposition.

—Merci, monsieur (nous reviendrons à deux heures...

René reprit la facture et sortit avec Etienne Loriot.

Un désappointement profond se lisait sur leurs visages.

—Que faire? demanda le mécanicien.

—Nous armer de patience et attendre... répondit le neveu de Pierre Loriot.

—Alors nous renvoyons la voiture?

—Oui, d'autant plus que je dois prévenir mon interne de Charenton, de l'impossibilité où je me trouve de faire aujourd'hui la visite. Je vais écrire une dépêche et la remettre au cocher en le priant de la déposer au premier bureau télégraphique qu'il trouvera sur son chemin. Nous déjeunerons ensuite pour tuer le temps.

Etienne et René entrèrent au café de la mairie.

Le jeune médecin rédigea sa dépêche. Le cocher, payé largement, se chargea volontiers de la faire parvenir, et s'acquitta de sa commission avec une ponctualité exemplaire.

A l'heure indiquée les deux hommes se rendirent de nouveau chez M. Richard.

Le charretier venait d'arriver.

Le marchand de bois l'appela dans son bureau.

—Jacques, dit-il, voilà des messieurs qui ont un renseignement à vous demander...

—Au sujet d'une livraison que vous avez faite le 20 du mois dernier... acheva René.

—Le 20 de mois dernier... répéta Jacques, à qui?

—A un nommé Prosper Gaucher...

—Qu'est-ce que c'était, la livraison?

—Cent fagots... cent cinquante bourrées.

—Très bien... j'avais oublié le nom, mais je me souviens de la fourniture...

—Où l'avez-vous conduite?

La réponse à cette question allait être décisive. René et le docteur sentaient leurs cœurs battre impétueusement.

—Parbleu! s'écria le charretier, je l'ai conduite pas bien loin ici, au plateau de la Capsulerie, à Bagnole.

Les questionneurs frissonnèrent de joie et d'espoir.

Etienne reprit:

—Dans une maison particulière.

—Oui, monsieur...

—Vous souvenez-vous de la personne par qui la demande a été faite?

—Très bien...

—Voulez-vous me la décrire?

—Ils étaient deux...

—Deux? s'écria le mécanicien.

—Un petit gros, oui monsieur, et un grand sec. René et le docteur échangèrent un nouveau regard.

Le garçon du cabinet du restaurant Richefeu avait parlé, lui aussi, d'un petit gros et d'un grand sec.

Il semblait probable, sinon certain, que ce signalement se rapportait aux mêmes individus.

—Et, demanda le jeune médecin, ces deux hommes habitaient la maison où vous avez porté les fagots et cotrets?

—Oui, ils m'ont dit qu'ils étaient domestiques chez le bourgeois.

—Ainsi vous n'avez pas vu Prosper Gaucher lui-même?...

—Non, monsieur...

—Eh bien! nous allons le voir, nous...

—Le voir! répéta le charretier avec un gros rire. Je crois que ça ne vous sera point facile...

—Pourquoi donc? fit Etienne avec inquiétude.

## XXII

—Parce que, dit le charretier, Prosper Gaucher n'est plus de ce monde, s'il faut en croire ce que tout un chacun racontait le lendemain de l'incendie... Il s'est laissé brûler vif avec ses domestiques, car on n'a revu personne...

—Brûlé vif... l'incendie... balbutia le docteur

d'une voix étranglée. Où donc? Expliquez-vous...

—Dans sa maison, parbleu!

—Sa maison du plateau?...

—Dame! oui... Celle où je venais de porter mes fagots... On dirait qu'il les avait commandés tout exprès pour se rôti...

Etienne et René, devenus pâles, tremblaient comme des fiévreux de la campagne de Rome.

C'est tout au plus si le mécanicien eut la force de demander:

—Et, cet incendie, quand a-t-il eu lieu?...

—Le soir même de la livraison... Dans la nuit du 20 au 21...

—Ah! j'ai peur de comprendre... murmura douloureusement Etienne, il me semble que je deviens fou...

—Du courage, mon ami, lui dit René. Rien ne nous prouve encore qu'un effroyable crime ait été commis...

Il ajouta, en s'adressant au charretier prodigieusement étonné de l'effet que sa nouvelle venait de produire:

—A qui appartenait la maison incendiée?

—Impossible de vous l'apprendre, mais vous le saurez à Bagnole. La maison est située sur le territoire de la commune.

—Par où passe-t-on pour aller à Bagnole?

—Grimpez sur les buttes par un petit chemin qui commence à droite, à deux pas d'ici... Traversez le plateau et redescendez... C'est Bagnole de l'autre côté... A moitié route, sur le plateau, vous verrez un tas de décombres... La maison était là...

—Merci, mon ami, merci... dit le docteur en mettant une pièce de cent sous dans la main de Jacques; puis, après avoir salué le marchand de bois, il passa son bras sous celui de René, qu'il entraîna.

Le charretier les suivit jusqu'à la grande porte et leur cria:

—Le chemin à droite, le chemin à droite.

Les deux compagnons ne marchaient pas, ils couraient, sans échanger une parole et sachant bien qu'ils avaient l'un et l'autre la même pensée.

Il leur fallut cependant ralentir leur allure en gravissant la route abrupte tracée sur le flanc de la colline.

Ils atteignirent haletants le plateau et, après s'être arrêtés pour souffler pendant quelques secondes, reprirent leur course.

Au bout de cinq minutes ils aperçurent, à trois cents pas environ, un amas de pierres noircies par le feu et de poutres calcinées.

En face de la maison incendiée Etienne et René firent halte de nouveau.

Leurs regards fouillèrent les décombres.

—Ah! s'écria le jeune médecin dont les larmes inondaient le visage. Si Berthe avait péri dans les flammes, ce serait effroyable...

—Chassez cette pensée... répliqua le mécanicien en s'efforçant de dominer l'émotion qui l'étranglait. Rien ne prouve qu'un si grand malheur ait eu lieu, qu'un crime si monstrueux se soit accompli... Songez que, pour arriver à découvrir la vérité, nous avons besoin de tout notre calme, de tout notre sang-froid.

—Vous avez raison, je le sens bien... murmura douloureusement Etienne. Mais le moyen d'être fort quand le désespoir vous brise le cœur? J'essayerai cependant... Venez...

Il essuya ses yeux humides et se remit en marche, soutenu et encouragé par son compagnon.

Arrivés à Bagnole, René arrêta le premier passant.

—Pouvez-vous me dire, monsieur, lui demanda-t-il, à qui appartenait la maison brûlée du plateau de la Capsulerie?

—A M. Servan...

—Il demeure?

—Ici... rue de Paris... no\*\*\*

Un instant après les deux hommes sonnaient à une porte que nous connaissons déjà, et la servante les introduisit auprès du maître du logis.

—Monsieur, lui dit René, nous avons appris tout à l'heure, à Montreuil, le sinistre dont vous avez été victime, et nous venons solliciter de vous quelques renseignements.

—Au sujet de l'incendie?

—Au sujet surtout de la personne que l'on croit ensevelie sous les ruines...

—M. Prosper Gaucher, mon locataire?

—Lui-même...

—Le pauvre diable aura sans doute été grillé comme un gigot-qu'on oublie à la broche... On présume, sans pouvoir l'affirmer, que c'est en faisant des expériences chimiques qu'il aura mis le feu à ma propriété et qu'il aura péri.

—M. Gaucher était donc chimiste?

—Il s'est donné pour tel...

—Habitait-il votre maison depuis longtemps?

—Depuis quarante-huit heures... Il avait loué l'avant-veille, le 18 octobre...

—Le connaissiez-vous auparavant?

—Je ne l'avais jamais vu...

—Pardonnez-moi, monsieur si je me permets de vous adresser toutes ces questions... Ce n'est point la curiosité qui me les dicte, mais un intérêt puissant... Il s'agit de la vie d'une personne chère.

—Allez, allez, ne vous gênez pas... répliqua le propriétaire, je suis généralement désœuvré et ça m'occupe de vous répondre... Prosper Gaucher s'est présenté ici un beau jour en me disant que ma maison du plateau pourrait peut-être lui convenir; nous l'avons visitée ensemble; je lui ai fait un prix de location; il l'a accepté et ma payé une année d'avance, dont je lui ai donné reçu en lui remettant les clefs... Je ne l'ai plus revu.

—Et vous ne savez rien de plus de lui?

—Ma foi, non... Du moment qu'il payait d'avance, non pas six mois, mais un an, je trouvais inutile de prendre des renseignements...

—Quel homme était-ce?

—Il m'a paru avoir de cinquante à soixante ans... bien couvert... la physionomie d'un industriel...

—Avait-il des domestiques?

—Je le crois... Il n'en a rien dit, mais on m'a parlé de deux hommes qu'on avait vus sortir de la propriété et y entrer, comme chez eux... On suppose même qu'ils ont pu être victime de l'incendie en même temps que leur maître...

—C'est bien invraisemblable...

—Pourquoi donc?

—Trois hommes, même en les admettant surpris par le feu dans leur sommeil, ne périssent pas forcément ensemble... L'un d'eux au moins aurait pu s'échapper, soit par une porte, soit par une fenêtre...

—C'était moins facile que ça n'en a l'air... beaucoup moins... Les fenêtres étaient garnies de barreaux de fer... Une précaution prise par moi contre les voleurs qui m'avaient complètement dévalisé il y a deux ans...

—Mais la porte?

—Munie d'une grille intérieure... Or si, au moment où le feu a pris, ces gens dormaient, ce qui est probable, car il était tard, ils auront perdu la tête en se réveillant au milieu de la fumée et n'auront pu trouver une issue... La maison, étant construite en matériaux légers, a flambé tout de suite de la cave au grenier et les malheureux ont été rôtis... Remarquez que, si l'un ou l'autre avait pu s'échapper, on l'aurait certainement vu quelque part, et depuis l'incendie personne ne s'est montré.

—Mais, répliqua le mécanicien, si ces gens avaient un intérêt à ne pas se montrer?

—Quel intérêt? demanda M. Servan. Que supposez-vous donc?

—Qu'ils auraient pu mettre le feu, non par accident, mais pour effacer les traces d'un crime.

Le propriétaire pâlit.

—Un crime! s'écria-t-il effaré.

—A-t-on trouvé quelques débris des corps de ces trois hommes?...

—On n'a rien trouvé du tout, mais cela s'explique surabondamment par l'intensité du feu.

—Savez-vous, monsieur, balbutia Etienne, si, dans la soirée, une heure à peine avant l'incendie, un fiacre a traversé Bagnole en conduisant une jeune fille au plateau de la Capsulerie?...

—Un fiacre... une jeune fille... répéta M. Servan, je n'ai ouï parler de rien de semblable...; mais attendez donc, cependant... On a raconté qu'un homme, un ouvrier, gagnant le plateau par un des sentiers qui conduisent aux fours à plâtre, avait entendu pousser un cri terrible, un cri de femme, au moment où l'incendie était dans sa plus grande force...

—Et c'est tout? demanda le mécanicien avide-

ment. On ne s'est pas préoccupé de ce cri, ou plutôt de celle qui l'avait poussé ?

—Sur le moment, non... Mais le lendemain s'est produit un fait qui rendrait vraisemblable le récit de l'ouvrier...

—Quel est ce fait ?

—On a trouvé au fond d'une carrière le corps d'une jeune fille tombée dans une de ces crevasses qui gercent le sol du plateau et qu'on néglige d'entourer de palissades...

Etienne Loriot ne respirait plus.

—Cette jeune fille était-elle morte?... murmura-t-il d'une voix éteinte.

—Je n'en sais rien... répliqua M. Servan. Quand on m'a dit cela je parlais pour Paris où je devais m'entendre avec la compagnie d'assurance. J'étais très préoccupé de mes affaires... Je ne me suis point informé... Mais vous pourriez aller à la carrière et questionner les ouvriers qui ont relevé le corps...

—Où se trouve cette carrière ? demanda René Moulin.

—Elle a son entrée au bout du chemin creux qui se greffe à droite sur la route conduisant au plateau de la Capsulerie... Le contremaître dirigeant les travaux est un nommé Simon... Avec la meilleure volonté du monde je ne puis vous en apprendre davantage...

—Merci de vos renseignements, monsieur... Nous allons continuer nos recherches...

Etienne et le mécanicien quittèrent M. Servan et prirent à grands pas la direction indiquée.

## XXIII

—Le doute me semble impossible... disait René chemin faisant. Mlle Berthe a été amenée dans cette maison maudite par les complices du misérable qui se cache sous le nom de Prosper Gaucher... Les fagots achetés à Montreuil devaient servir d'aliment à l'incendie... La malheureuse enfant a trouvé le moyen de fuir et s'est engloutie dans la crevasse ouverte sous ses pas...

—Cette effroyable chute a dû la briser ! s'écria le jeune médecin. Ma bien-aimée Berthe n'existe plus...

—Je refuse de le croire ! répliqua le mécanicien. Ce serait à douter de la justice de Dieu... Comme vous, je tremble, mais j'espère encore...

Les deux hommes avaient atteint le chemin creux, et ils avançaient avec peine au milieu des ornières profondes qui rayaient le sol.

Il leur fallut se ranger pour laisser le passage libre à un lourd tombereau chargé de pierres à plâtre.

—Pouvez-vous nous dire où nous trouverons le contremaître Simon ? demanda René au charretier.

—Oui, monsieur... dans la deuxième carrière à main droite... Je viens de le voir...

Etienne et le mécanicien gagnèrent la tranchée. Ils entendaient au loin le bruit sourd des pics attaquant la roche friable.

Ce bruit les guida au milieu des voies souterraines qui s'enchevêtraient devant eux.

Enfin ils se trouvèrent dans un espace libre où cinq hommes travaillaient avec une sage lenteur.

René Moulin répéta la question qu'il avait adressée au charretier quelques minutes auparavant.

L'un des hommes répondit :

—Le contremaître Simon, c'est moi. Qu'y a-t-il pour votre service ?

—Nous venons vous prier de nous apprendre, monsieur, si vous connaissez les ouvriers qui, dans la matinée du 21 octobre, ont relevé ici le corps d'une jeune fille ?...

—Oui, monsieur, je les connais... fit Simon avec un sourire.

—Nous souhaitons leur parler...

—Ce ne sera pas difficile, attendu qu'ils sont ici tous les trois... C'est Grandchamp, Canuche et moi...

Une indicible angoisse serra le cœur des deux amis de Berthe.

Ils allaient savoir, et la vérité pouvait être terrifiante.

Ce fut donc avec une voix faible comme un souffle qu'Etienne prononça ces mots :

—La jeune fille relevée par vous était-elle vivante ou morte ?

Entre la demande et la réponse il ne s'écoula pas une seconde, et pourtant cette seconde parut longue comme un siècle au médecin et à René.

—Vivante... dit le contremaître.

Les deux hommes poussèrent en même temps un cri de joie.

—Mais elle n'en valait guère mieux... acheva Simon. C'est un miracle qu'elle ne se soit pas tuée. Sans la touffe d'arbustes que vous voyez là, au-dessus de vos têtes, elle aurait déboulé jusqu'au fond et se serait assommée du coup.

Un frisson effleura la chair d'Etienne et de René

—Ce dernier demanda :

—Savez-vous le nom de cette jeune fille ?

Le contremaître secoua la tête.

—Elle était sans connaissance, donc elle ne pouvait parler...

—Mais du moins il vous est possible de la décrire ?

—Pour ça oui... C'était une femme dans les vingt-deux ans, blonde et belle comme une Vierge, malgré sa pâleur de morte et le sang qui coulait sur son visage...

—Vingt-deux ans, blonde et belle s'écria Etienne. C'est bien Berthe !... je la reconnais...

—Et, reprit René, on a trouvé sur elle ni une lettre, ni un objet quelconque permettant de constater son identité ?...

—Rien qu'un porte-monnaie et une clef.

En ce moment Grandchamp s'avança et dit :

—Faites excuse, il y avait encore autre chose.

—Autre chose ? répéta vivement le mécanicien.

—Oui, monsieur... Une chose que le commissaire de police a regardée comme rien du tout quand il est venu rédiger le procès-verbal, et qui j'en suis bien sûr, avait de l'importance...

—Quoi donc ? Parlez ! parlez vite...

—Un numéro de voiture...

—Quel numéro ?

—Celui-ci...

Grandchamp avait tiré de sa poche le bulletin que nous l'avons vu plier avec soin ; il le déplia et le présentait à René, qui s'écria en y jetant les yeux :

—Numéro 13 !... le fiacre numéro 13 !...

—Vous voyez bien que c'était ELLE, balbutia Etienne, dont les sanglots éclatèrent. Ah ! Dieu est sans pitié !...

—C'était elle, à coup sûr, répondit René, mais Dieu veillait au contraire, puisqu'elle devait se tuer cent fois pour une telle chute et qu'elle n'est pas morte...

Il ajouta, en s'adressant aux ouvriers :

—Où a-t-on conduit cette jeune fille ?...

—A Paris, à l'hospice Saint-Antoine... répliqua Simon... Nous avons donné un coup de main aux brancardiers pour la transporter, Canuche et moi.

—Elle vivait en arrivant là-bas, j'en suis sûr. Le médecin l'a dit... Vous la trouverez salle Saint-Anne, n° 8.

Etienne et René étaient brisés à tel point par l'émotion que c'est à peine s'ils eurent la force de remercier les ouvriers.

Mais ces braves gens comprenaient bien qu'ils se trouvaient en face d'une poignante douleur, et ils avaient eux-mêmes des larmes dans les yeux en regardant les visiteurs s'éloigner.

Les deux hommes sortirent des carrières, traversèrent Bagnolet, hâtèrent le pas et trouvèrent un fiacre auprès des fortifications.

—A l'hospice Saint-Antoine... dit Etienne au cocher.

—Pourrions-nous entrer ? demanda René.

Le jeune médecin tira sa montre.

—Non, répliqua-t-il, car il est cinq heures et les règlements sont formels, mais nous saurons si elle est vivante ou morte...

—Si elle est vivante, comme je l'espère et comme je le crois fermement, reprit le mécanicien, il faut songer au parti que nous prendrons... il faut la mettre à l'abri de ses ennemis, qui certainement ignorent que leur victime existe encore.

—Certes, il le faut ! s'écria Etienne.

—Etes-vous d'avis de la laisser à l'hospice provisoirement ?

—Non... cent fois non !... je veux l'emmener, la voir chaque jour, à toute heure... la soigner... la guérir...

—Je le comprends, mais nous devons agir avec prudence et nous défier des misérables qui une fois déjà ont attenté à la vie de Mlle Berthe... Ra-

mener la pauvre enfant à son logis serait insensé. —C'est chez moi que nous la conduirons... répliqua le docteur.

—Pas plus chez vous que chez elle... Il est nécessaire qu'on ne puisse suivre sa trace... Nous la cacherons dans une maison sûre, où nous irons la visiter en secret.

—Ah ! vous avez raison, dit vivement Etienne, et cette retraite sûre je crois l'avoir trouvée...

—Hors Paris ?

—Non, au milieu de Paris, mais dans des conditions d'isolement absolue...

—Où donc ?

—Je vous le dirai demain...

—Pourquoi pas aujourd'hui ?...

—Parce que la réussite de mon projet dépend d'une démarche que je ferai aussitôt après avoir acquis la certitude que Berthe est vivante.

—Songez, reprit René après un silence, qu'à l'hospice Saint-Antoine même on devra ne pas savoir où nous conduirons Mlle Berthe.

—Ce sera difficile... Pour obtenir son exeat il faudra déclarer son nom et sa demeure, et dire à quel titre nous la réclamons...

—Est-ce indispensable ?

—Je le crois, à moins de mentir, et si la vérité se faisait jour un mensonge nous rendrait étrangement suspects.

—Voulez-vous me laisser agir et me donner carte blanche ? demanda brusquement le mécanicien.

—Ma confiance en vous est absolue... Agissez.

—Je réponds de tout.

La voiture s'arrêta.

On était arrivé, et les deux hommes descendirent.

Une minute auparavant ils causaient avec un calme relatif, mais, en face de cette porte derrière laquelle ils allaient trouver la joie ou le désespoir, leurs angoisses reprirent une intensité nouvelle, et c'est le cœur serré qu'ils se dirigèrent vers le bureau des renseignements de l'hospice.

L'employé était debout, il avait son chapeau sur la tête et se préparait à partir.

En voyant entrer les visiteurs il fit une moue significative.

—Messieurs, dit-il, si vous venez pour un renseignement, je dois vous prévenir que l'heure réglementaire est passée... Je devrais être loin depuis dix minutes.

—Par humanité, monsieur, vous retarderez votre départ de quelques minutes encore... répliqua le neveu de Pierre Loriot... Il suffira d'un mot de vous pour nous tirer d'une incertitude effroyablement douloureuse... Vous ne nous refuserez pas ce mot...

L'accent d'Etienne, en formulant cette requête était à la fois plein d'émotion et de dignité.

L'employé s'inclina.

—Que désirez-vous savoir, messieurs ? demanda-t-il d'assez bonne grâce.

—Si la jeune femme qui, le 21 octobre dernier, a été apportée évanouie de Bagnolet et placée dans le lit numéro 8 de la salle Sainte-Anne, est vivante encore...

—Je vais vous répondre...

L'employé retira d'un casier un registre volumineux, à dos de basane verte et à coins de cuivre...

Il plaça ce registre sur sa table, l'ouvrit et le feuilleta.

Un silence profond régnait dans le bureau.

## XXIV

On entendait tourner lentement les feuilles, et battre à coups pressés les cœurs des hommes qui, la sueur au front, les lèvres sèches, les yeux humides, attendaient.

Tout à coup l'employé posa sur le haut d'une page le doigt indicateur de sa main droite et releva la tête.

—Salle Saint-Anne... Lit numéro 8... dit-il.

—Eh bien ? demandèrent à la fois Etienne et René.

—La jeune femme est vivante.

Les visiteurs respirèrent comme le condamné à mort auquel on apporte sa grâce.

Ils échangèrent un regard où se lisaient toutes leurs joies et toutes leurs espérances.



Etienne, ensuite, murmura d'une voix brisée par l'émotion :

—Merci, monsieur, merci de toute mon âme, de la bonne nouvelle que vous venez de m'apprendre... Permettez-moi de vous demander encore quel est l'état de la jeune femme...

—Je l'ignore et ne peux vous répondre aujourd'hui ; mais présentez-vous demain, adressez-vous à moi et, quoique ce ne soit point jour de visite, je vous donnerai une autorisation spéciale pour être admis auprès de la malade, dont vous indiquerez le nom et la demeure puisque vous la connaissez...

—Merci de nouveau, monsieur... Demain nous viendrons la chercher...

—Vous comptez l'emmenner ?

—Oui, pour la faire soigner chez elle... Rien ne s'y oppose, je pense?...

—Absolument rien... A quel titre la retirerez-vous?...

—A titre de parent...

—Très bien... J'en aviserais demain le docteur à l'heure de sa visite, où à son défaut, l'interne de service...

—A quelle heure pourrons-nous nous présenter ?

—Vers une heure de l'après-midi.

Les deux hommes témoignèrent de nouveau leur gratitude à l'employé et se retirèrent.

Ils n'étaient plus les mêmes et leurs visages, si sombres un quart d'heure auparavant, avaient repris une expression énergique et joyeuse.

Depuis son arrivée à l'hôpital Saint-Antoine Berthe Leroyer était entre la vie et la mort.

Une fièvre violente, accompagnée de délire, l'avait conduite aux portes de la tombe.

A cette fièvre, combattue vigoureusement et victorieusement, avait succédé un état de prostration quasi léthargique jugé fort inquiétant par le médecin dans le service duquel se trouvait la malade.

Cependant, le matin du jour où nous venons de voir Etienne et René retrouver la trace de Berthe, un mieux appréciable s'était manifesté pour la première fois.

En s'approchant du lit numéro 8, à sa visite du matin, le docteur constata ce mieux.

Il adressa la parole à la jeune fille.

—Comment vous trouvez-vous aujourd'hui, mon enfant ? lui demanda-t-il.

L'orpheline leva sur lui ses grands yeux languissants et ne répondit pas.

—M'entendez-vous ? poursuivit le médecin.

Les lèvres de la jeune fille remuèrent. Aucun son ne s'en échappa, mais un mouvement presque imperceptible des paupières fut interprété, non sans raison, comme une réponse affirmative.

Berthe, en effet, entendait et comprenait.

Le médecin eut un geste de satisfaction.

—Je pourrai bientôt la questionner... dit-il aux élèves qui suivaient la visite. Elle-même nous renseignera sur le siège du mal...

Les paupières de la jeune fille s'étaient abaissées.

Le docteur continua, en prenant une des petites mains amaigries qui reposaient sur le lit :

—Écoutez-moi, mon enfant...

Berthe rouvrit les yeux.

—Pouvez-vous prononcer quelques mots ?

Les à vres remuèrent de nouveau, et comme la première fois restèrent muettes.

A coup sûr il y avait tentative non suivie de résultat.

—La force lui manque encore pour parler... murmura le médecin, mais peut-être pourra-t-elle s'exprimer par signes...

Et il ajouta, en s'adressant à la malade :

—D'où souffrez-vous ?

L'orpheline souleva péniblement la main qui lui restait libre et toucha successivement ses reins et sa poitrine.

—Ne souffrez-vous pas ailleurs encore ? demanda le médecin.

Berthe posa sa main sur son front, laissa retomber sa tête en arrière et ferma les yeux.

L'effort qu'elle venait de faire l'avait complètement épuisée.

Le docteur ausculpa la poitrine et les reins.

C'était un homme habile, dont l'expérience égalait le savoir... Il avait la main légère et cependant, sous le contact si léger de ses doigts, la

jeune fille poussait des plaintes sourdes décelant des douleurs aiguës.

Il ordonna des médicaments et laissa reposer la patiente.

—Vous me semblez très inquiet de l'état de cette pauvre enfant... dit au médecin la sœur de charité qui suivait la visite.

Le docteur hocha tristement la tête.

—Oui, ma sœur, répliqua-t-il.

—Elle est bien malade ? poursuivit la religieuse.

—Malade à ce point que je me demande avec surprise comment elle vit encore.

—Aucun membre n'est brisé, cependant ?

—Aucun, mais la chute a été terrible... Il existe des lésions internes... Je constate un épanchement de sang vers le cœur... La malheureuse enfant devait être tuée sur le coup...

—Sa guérison vous semble-t-elle possible?...

—Du moins elle ne me semble pas impossible, puisque, si alarmant que soit son état, il y a du mieux... Je ne puis affirmer, mais j'espère... Savez-vous, ma sœur, si personne n'est venu réclamer ou reconnaître cette jeune femme?...

—Personne... je m'en suis informée...

—C'est singulier !

—C'est même inexplicable, car enfin comment admettre qu'aucun des gens qui la connaissent ne se soit préoccupé de sa disparition ?

—S'est-on inquiété de savoir si elle avait une famille ? reprit le docteur.

—Je sais que le commissaire de police de Bagnolet a fait une enquête, mais j'en ignore le résultat.

—Il faudra donc, pour connaître son nom, attendre qu'il lui soit possible de nous l'apprendre elle-même.

Puis le docteur, continuant sa visite, passa au lit numéro 9.

La sœur de charité jeta un regard de tendre pitié sur le visage amaigri de l'orpheline, et s'éloigna à son tour en murmurant d'une voix émue :

—Pauvre enfant...

Berthe, nous venons de le voir, avait repris ses sens. Un mieux relatif se manifestait, mais ce mieux n'était encore qu'à demi rassurant.

Un voile obscur s'étendait sur l'esprit de la jeune fille... Elle ne se rendait compte de sa situation que d'une manière très imparfaite et ne se rappelait presque rien du passé.

Elle percevait les sons ; ses yeux voyaient ce qui l'entourait, mais inconsciemment, pour ainsi dire. Une sorte d'engourdissement de l'intelligence emprisonnait son cerveau dans la vague.

Etienne devait éprouver un sentiment de profonde épouvante en retrouvant ainsi l'enfant qu'il aimait et pour laquelle il aurait donné sa vie.

En sortant de l'hôpital Saint-Antoine, René dit à son compagnon :

—Je vous quitte... Je me rends à Belleville ; il importe de savoir si Jean-Jeudi est enfin rentré chez lui.

—Et moi, répliqua le jeune médecin, je vais m'assurer que l'asile inviolable dont je vous ai parlé est, comme je l'espère, à ma disposition...

—Quand vous reverrai-je ?

—Ce soir... Si le transport de notre chère malade est possible, demain il faudra que nous prenions des mesures... Vous ferez bien d'avertir votre oncle de votre découverte et de lui demander de mettre une voiture à notre disposition.

—Ce sera fait. Viendrez-vous dîner avec moi ?

—Oui... Entre sept et huit heures je serai chez vous... Gardez le fiacre, je vais en omnibus...

Etienne remonta dans le véhicule pris à la barrière de Montreuil et donna l'ordre au cocher de le conduire rue Saint-Dominique.

Il mit pied à terre à la porte de l'hôtel de la Tour-Vaudieu et sonna.

Le concierge, qui vint lui ouvrir, le connaissait bien, et à sa question : M. Henri est-il chez lui ? répondit sans hésiter :

—Oui, monsieur le docteur.

En même temps il frappait sur un timbre annonçant une visite.

Tandis que le jeune médecin traversait la cour un domestique parut à l'entrée du vestibule, accueillit Etienne avec un respectueux empressement et l'introduisit dans le cabinet de Henri. Ce dernier travaillait devant un grand bureau chargé de dossiers et de livres de jurisprudence.

Il leva la tête, poussa une exclamation joyeuse en voyant le nouveau venu, vint à lui vivement et lui dit :

—Sois le bienvenu cent fois, et cent fois encore. Je commençais à croire que tu m'oubliais !! Sais-tu que je n'ai pas entendu parler de toi depuis la soirée de la rue de Berlin!...

—Il faut me pardonner, mon ami... Je n'ai pas été maître de mon temps.

—Oui... oui... tu es très occupé, et même trop occupé... L'excès en tout est un défaut, et tu abuses du travail ! Ton visage porte l'empreinte visible de la fatigue...

—Ce n'est pas la fatigue... répondit Etienne.

—Qu'est-ce donc?...

—C'est le chagrin...

## XXV

—Le chagrin !... répéta vivement Henri. Mais lors de notre dernière rencontre, tu semblais heureux et rempli d'espoir... La jeune fille que tu aimes est-elle pour toi la cause d'une nouvelle douleur?...

—C'est par la chère créature que je souffre en effet... Elle est malade... bien malade...

—Et toi, médecin, tu désespères?...

—Je ne sais ce que je dois espérer ou craindre.

—Comment?...

—J'ignore quelle est, au juste, la gravité de son état...

—Je ne te comprends pas...

—Je vais m'expliquer... Tu avais raison, mon ami, de croire et d'affirmer qu'entre ma bien-aimée Berthe et ton ancien client, René Moulin, il y avait un secret, mais un secret absolument honorable et dont je ne devais prendre aucun ombrage. Tu ne te trompais point... Je suis en face d'un mystère de famille résultant d'un passé terrible... Berthe, j'en ai la certitude, est la fille d'une victime, et malgré le dévouement de René Moulin, aujourd'hui mon meilleur ami après toi, elle est victime elle-même...

—Berthe ! victime !! répéta le jeune avocat stupéfait.

—Oui... D'un crime monstrueux ! On a voulu la tuer, et c'est par une sorte de miracle qu'elle est vivante encore...

—Mais c'est horrible, ce que tu m'apprends là ! Il faut t'adresser à la justice, porter plainte...

—Il faut au contraire attendre, pour informer la justice, que les coupables, encore inconnus, se soient livrés eux-mêmes... Il faut, en ce moment, que le silence se fasse autour de Berthe, qu'on croit morte, et qui serait perdue si on la savait vivante. Henri, j'ai besoin que ton amitié me vienne en aide.

—Parle, mon ami ! s'écria le fils adoptif du sénateur avec feu. Dispose de mon temps, de mon crédit, de ma fortune !... Tout cela est à toi, tu le sais bien...

—Ce que je veux te demander est facile... Les ennemis de Berthe ignorent que la pauvre enfant n'a point péri, et par conséquent ne soupçonnent pas sa présence à l'hospice Saint-Antoine.

—A l'hospice ! murmura Henri stupéfait.

—Où nous venons de la découvrir après de longues journées de recherches incessantes, espérant et désespérant tour à tour... Un hôpital étant un lieu public, ses ennemis peuvent l'y trouver comme nous l'avons trouvée nous-mêmes... Donc il faut qu'elle disparaisse, et j'ai compté sur toi pour cela...

—Tu as eu raison... répondit simplement Henri... Que faut-il faire?...

—Demain, reprit Etienne, nous allons, René Moulin et moi, emmener Berthe de l'hôpital...

—Le pourrez-vous?...

—Sa famille seule aurait le droit de s'y opposer, et la pauvre enfant n'a pas de famille.

—Une fois Mlle Berthe hors de l'hôpital, que ferez-vous?...

—Nous la cacherons dans un asile sûr...

—L'avez-vous, cet asile?...

—Non, et c'est à toi que je viens le demander.

—A moi ! s'écria Henry avec un étonnement voisin de la stupeur.

—Oui. Tu ne me comprends pas?...

(A suivre)